

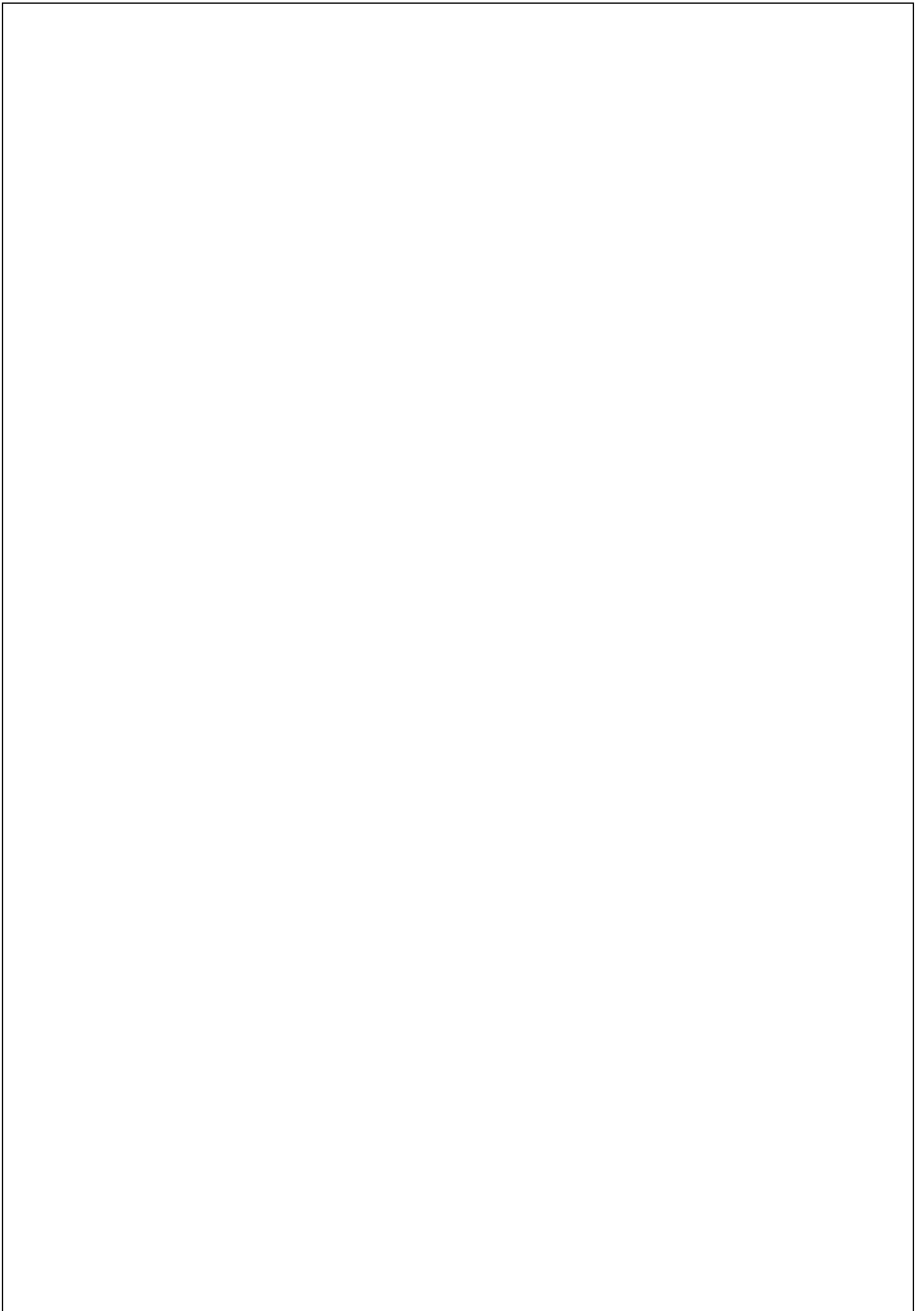


LES CORROSIFS
Revue Littéraire

N° 12

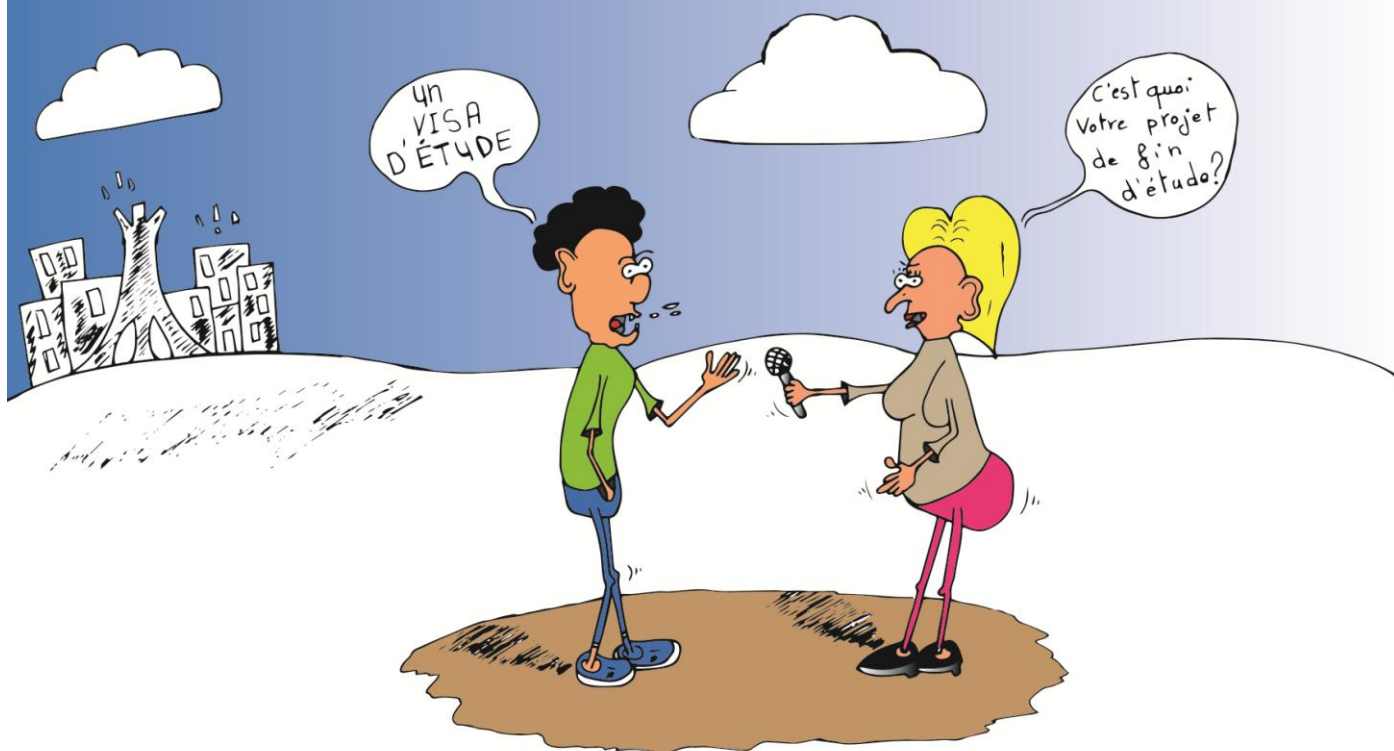
www.lescorrosifs.1s.fr

E-mail: redactionlescorrosifs@1s.fr

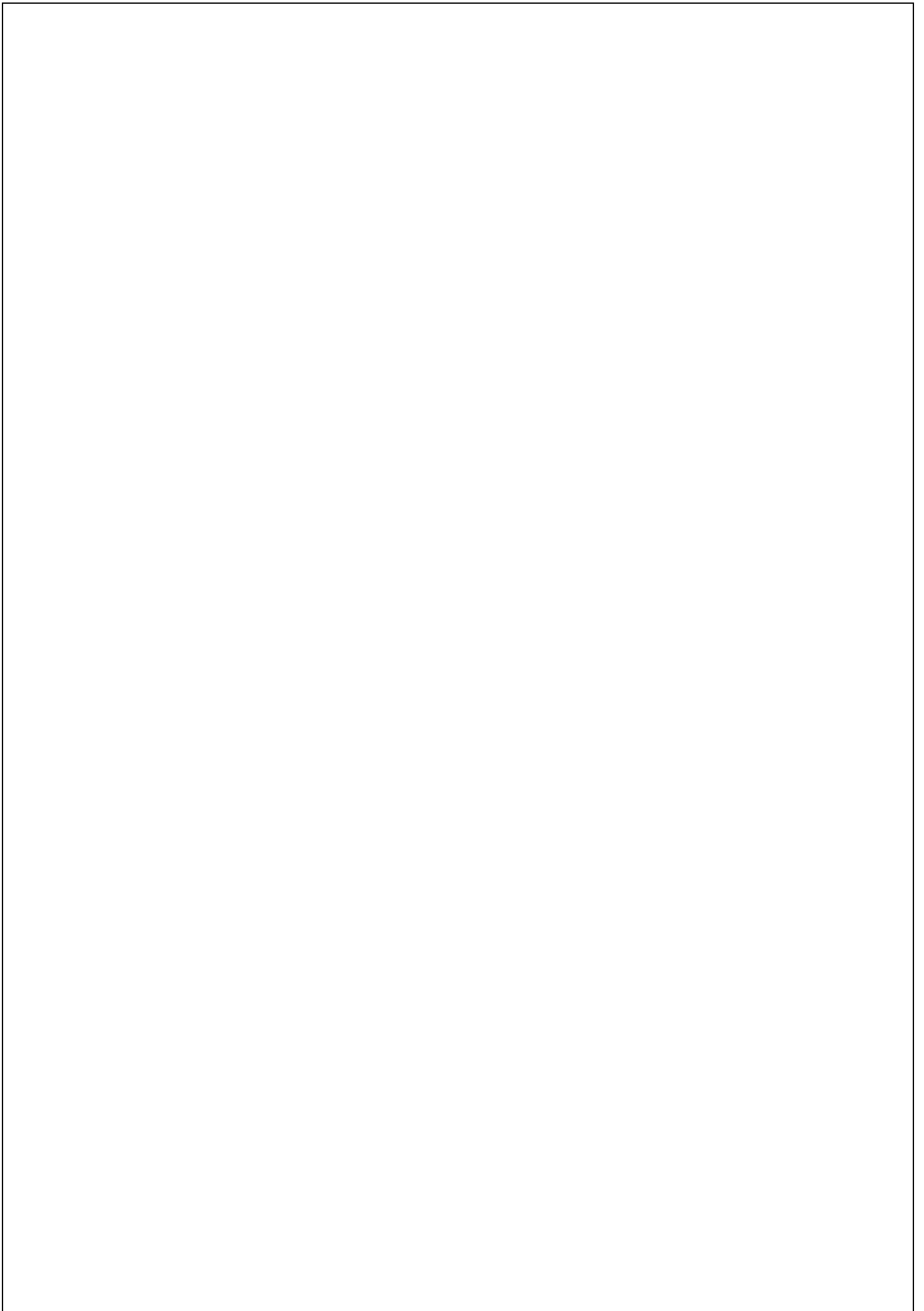


Dessin Lamine NABET

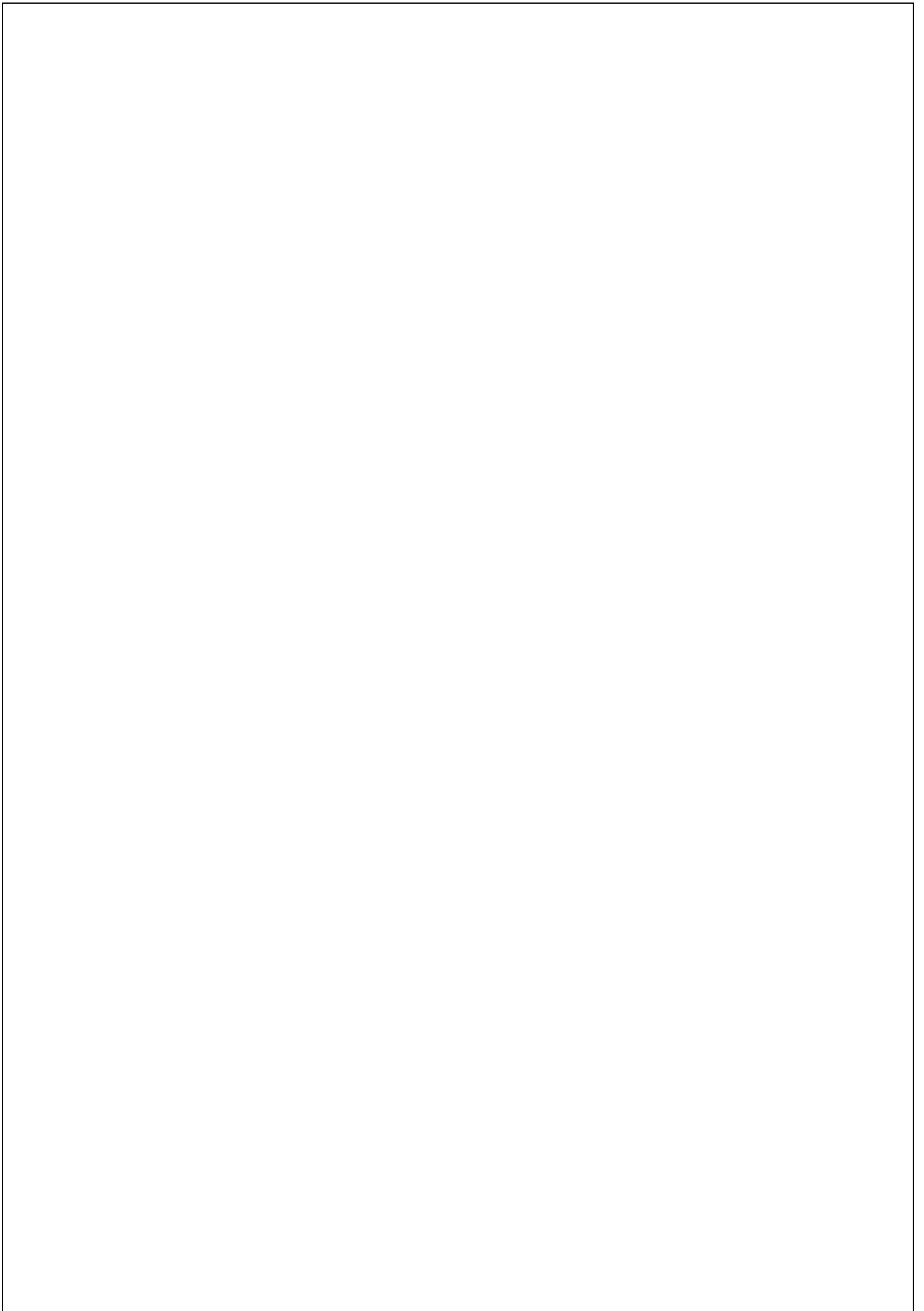
25 000 ETUDIANTS ALGERIENS EN FRANCE



NABET



Chroniques



KAFKA TEFKA

Par Raskolnikove

Episode 12 :

« Additionner aux faux un petit quelque chose de vrai et vérifiable, vous aurez Dieu dans toute sa splendeur, vous aurez des infos sur france24, vous aurez un avenir, un métier, une science. Vous aurez un monde »

Samedi ! 19 vendredis plus tard. J'étale mes strings, mes soutiens-gorge sur ma table fabriquée par des matériaux de récupération, non par souci de la culture Bio-con (dans toute cette modernité BIO et green, je n'ai retenu que « bébé phoque » ça sonne bien !!!). C'est juste que ça ne coûtait rien du tout, quelques cartons. J'installe donc mon commerce à côté de celui d'un barbu géant et j'attends des paires de fesses et seins jumeaux.

Rien ! Le barbu a vendu presque tout son stock et moi que dalle !

-Pourquoi elles n'achètent rien chez moi ? je lui demande.

-A chacun son MAKTOUB...

Mon MAKTOUB à moi c'est zéro !!! On m'a rien écrit à moi !

Assis là, jouant le désintéressé. La page se tourne. Une femelle s'approche avec un appareil à photo minuscule (un triste compact) vissé sur un énorme trépied qui devait coûter beaucoup plus que le compact !!! Je n'ai jamais rien pigé à ces gens !!! Des boucles d'oreilles d'une valeur égale à celle d'une villa sur des oreilles de femme qu'on vous échangerait pas contre une caisse de bière !!!!

-Bonjour, souffle-t-elle. Je suis reporter...blablablaba

La femme reporter me regarde d'en haut, je profite pour la regarder d'en bas. Les femmes nues et muettes c'est comme les mathématiques, c'est logique et c'est facile à assimiler. Loin de tout dogme astrologique. Mais elle, elle est trop habillée. Trop bavarde, et trop le genre qui n'achète jamais rien dans la rue. Yasmine elle s'appelle, elle sent bon, je reluque ses fesses dans la vitre derrière elle.

D'abord travail, chômage, et toutes les imbécilités du reportage...

Les imbéciles travaillent, les génies inventent leur propre métier. Je ne suis ni un imbécile, ni un génie, alors je reste assis.

-En voilà le premier Algérien qui n'est pas en crise avec son identité. Me dit-elle, parce que lorsqu'il m'a demandé d'où je venais, j'ai répondu : -de quelque part d'Algérie.

-Je suis en crise avec ma carte d'identité, mon passeport, mon mauvais extrait de naissance...

Elle me trouve drôle, alors elle veut que je parle davantage, mais moi je n'aime pas parler, du moins pas avec les femmes. Qu'est ce qu'on peut bien se dire !! Entre mecs ça va, on peut toujours comparer les tailles des couilles...

Elle m'aide à foutre tous les attributs artificiels de la féminité nationale dans un sac poubelle, et m'accompagne dans mon trou.

-t'as pas des oignons ? me demande.

Elle mordille dans ce légume en se débattant avec ma télécommande. El chourouk, el nahar ou je ne sais plus quoi sur l'écran... Une chaîne en rapport avec la Mecque !

On ne cherche pas des couilles là où il n'y a que des fentes. Continuons ; Du coran, du sexe et des oignons (Uqu, laqran d lebsel)

Je me shoot à la féminité. Elle est à présent mon opium, mon whisky, me voilà que je sniff de la meuf.

« Il y a toujours une raison à l'amour, c'est comme toute chose. Pour moi c'est la beauté. Je ne peux pas aimer un laideron-femme, ou une grosse. Surtout pas une grosse. »

Je ne parle pas de l'amour-chandelle, l'amour-poème, L'amour blanche neige, l'amour bancs des places publiques, l'amour FATIHA, l'amour dot, l'amour restant après censure des feuillets mexicains, l'amour turc, l'amour Alfred de Musset, ou l'amour tout court. Je dis amour pour éviter de me montrer vulgaire.

Elle s'est comportée comme la femme qu'on devait prendre par derrière. Elle a irrité tous mes sens. Pour tout dire, Je ne pouvais pas rêver mieux, c'est comme ça. Le silence jusqu'à la gorge. Un génocide à chaque éjaculation, et le devoir de recommencer. La nécessité des va-et-vient, un besoin viscéral.

Quatre fois écrémé, son colon en réclame davantage.

-tu veux que je fasse des efforts pour m'améliorer juste pour tes beaux yeux !!! Trouve-toi un autre. —je lui suggère-

C'est une femme émancipée, émancipation anale j'entends. Mais c'est déjà ça. Fini l'époque où lorsqu'une fille te fait don de sa photo [1]. Le geste était considéré comme une offrande, un acte sacrificiel. Laissons la gestion « des-sexes-mille-pattes »[2] à l'Imam. Occupons-nous des autres orifices. Fraudons un peu... Marché informel, gouvernement informel, parlement informel, pourquoi pas sexe informel !sexe informel pas bordel, faut pas confondre.

Un sexe indécélable, aucun risque d'en faire des bâtards pour alimenter le gouvernement en fonctionnaires haut placés.

Etre par nécessité, je suis par nécessité, ou par hasard, ou par obligation, par accident !!! Je ne sais pas pourquoi je suis. Ça doit être pour rien. D'ailleurs il n'y a que le rien qui me fascine.

Pourquoi une femme priverait-elle l'humanité d'une merveilleuse inspiration, d'un génie littéraire, ou d'une magnifique toile de maître, ou simplement d'une éjaculation de ses frustrations. Quand elle n'a rien d'autre à faire que de s'arracher le corsage, ou se laisser faire !! Pourquoi faudrait-il qu'elle fraude ?

Le sexe anal est puni par la loi algérienne, le sexe conventionnel aussi, le ministère de la police ou justice je ne sais pas comment on l'appelle se mêle de la gynécologie ! Pourtant ce domaine devrait revenir au ministère de la santé !! Mais ce dernier a à sa charge les quincailleries ; Ministère de la santé et des quincailleries, voilà pourquoi on l'a délesté des affaires sexuelles.

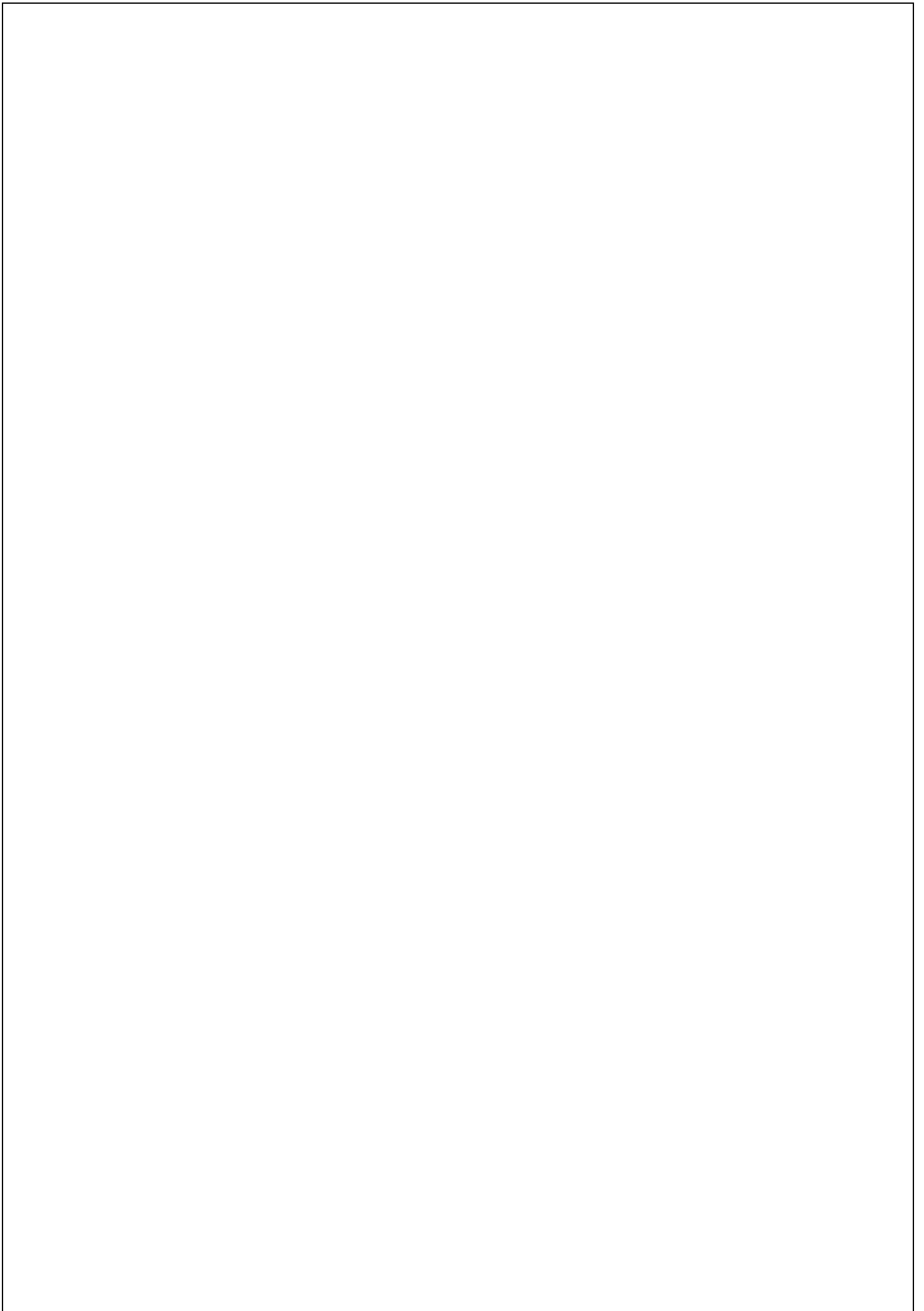
Un nom comme « Abdellahgholamallah » aux commandes des affaires religieuses !!! on veut nous faire croire à une prophétie ou quoi ?

[1], [2] : Poème : Anniversaire. **-Tahar DJAOUT-
BITUMER LES ROSAIRES-**

... à suivre

-Raskolnikove-

Réflexions

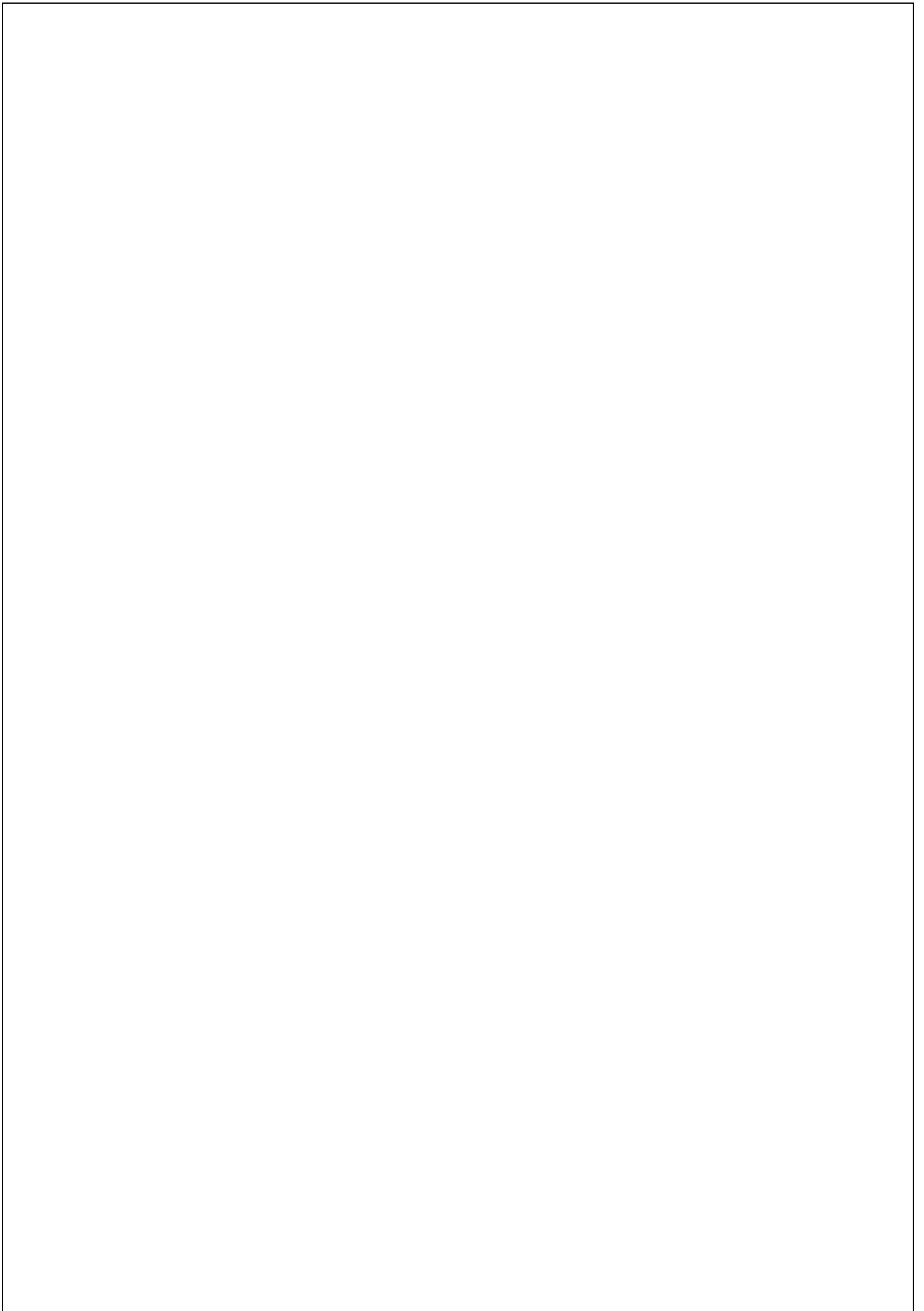


Farandole

Par Laure EYNARD

Je vais finir pas haïr les mots, ceux qui sont galvaudés, ceux qui riment à rien, ceux qui sont décalqués, ceux qui sont usés, éculés les bien-pensants, les mots moins que rien. Il y a aussi les mots inutiles, les mots qui « s'en croient » qui ronflent et qui gonflent comme des baudruches, les mots clinquants comme une rangée de strass, ceux de pacotille en guenilles, les mots « tout fait » qui ne veulent rien dire, les mots perdus qui sont les pires. Je ne vais garder que les mots iconoclastes, ceux qui sont encore dans les tiroirs, qui n'ont jamais été dit, ceux qui brûlent, au besoin j'en inventerai !

-Laure Eynard-



Par Thatha BARACHE

D'abord, il y avait les surfaces plates sur lesquelles rebondissaient des putes précoces, arrivant avant la saison pour faire ressurgir mes automnes. Ce n'est pas une insulte que de les appeler ainsi, j'ai toujours manqué de Style pour les nommer; ces allumettes ambulantes ayant le cul sur la figure et la cervelle au cul, ces chairs plastifiées, fardées, que même la pensée fuit par crainte de se noyer dans la mouille qui leur monte jusqu'au nez, en douce, en leur donnant l'illusion d'être des libérées. Ces fumeuses pas trop fameuses d'il y a un quart d'heure, deux ans, dix mille ans, qui font honte au cendrier, à l'air, à la fumée à qui elles demandent délivrance des " soucis de la vie ". Ces sauvageonnes qui aiment la nature mais détestent les fourmis, ces pleureuses éternellement victimes de la froideur atroce de la bestialité mais qui aiment bien chauffer. Reptiles au féminin, amoureuses de la tiédeur, du confort, des cafés sur la terrasse, vacances sur le sable chaud des plages et que le monde crève puisqu'elles ne rateront pas leurs repas, qu'ils soient équilibrés ou pas. Ces blondes, brunes, brunies, édition illimitée d'exemplaires modelés, produites en ces temps modernes, loin de la misère, encore plus loin du soleil qui ne les voit d'ailleurs jamais sauf pour quelques-unes d'elles, les pseud-originales ratées par la marge, qui parlent art, lumière, beauté.. Beauté spectaculaire, bien entendu. Elles ne désiraient point mais se faisaient désirer. Elles faisaient

l'amour pour avoir des histoires à raconter, pour prouver leurs vies à la vie, pour se faire une vie. Chez ces gens-là, on n'aime pas monsieur, on n'aime pas; on se fait aimer ! Elles parlaient d'ailleurs d'amour comme d'un contrat social, leurs chairs pouaient continuellement la culpabilité, leurs figures restaient en carton. Ce fut répugnant de les croiser un jour pendant des années.

Que l'odeur du vomissement monte donc pour que l'agitation sente enfin son inutilité. Que le moindre sens se détourne du jeu de la futilité, puisque les étés locaux continuent à se prendre pour des saisons, puisque la vie compte encore sur la vie sans qu'il y ait un mort, un seul, assez vivant pour la dévêtir du déguisement, que le spectacle continue malgré sa médiocrité...

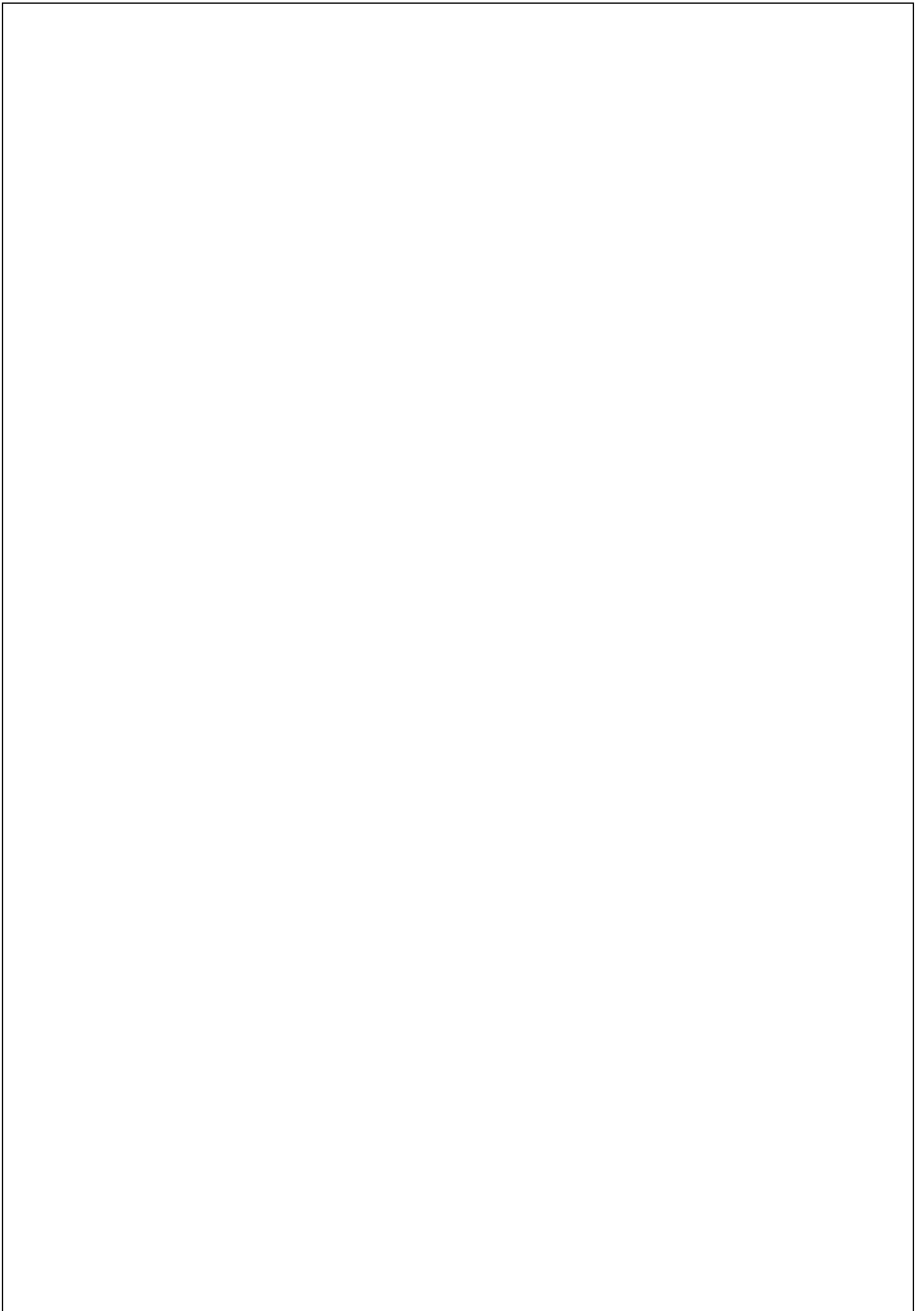
Il y a la nuit cependant, son regard de chien qui rase les murs du couloir vide sans faire de bruit, avançant sur la pointe des pieds pour venir fondre sur ton corps, épouser ta masse sur un lit d'hôpital.

Il n'y avait pas de maladies, il y avait des malades ! Des bizarreries biologiques qui avaient pour statut social le champ lexical du mot victime. Des tas amusés d'être en meilleure santé que la carcasse d'à côté. Il crève donc je suis. Je ne crevais pas ! S'il fallait être, il fallait être jusque-là.

[...]

-Thatha BARACHE-

Poésie



Les Portes

Par Ahmed YAHIA MESSAOUD

De tout effort, perle de sueur avons désigné un métier.
De tout ce moi, jaillit l'ennui en convoi, un juste laurier.

Faisant de moi un homme. Un homme pour les hommes.
Ecoutant le silence s'appliquer, érigeant des royaumes.

Pratiquant des incisions, déchirant des liens soigneusement
tissés.

Alors, vint le novice orage. Déluge, lavant les toits. Mot, phrase,
récit.

Aux pieds de la courtisane dorés de soleil, j'inventais le certain.
Elle me parla, elle me parla à moi de ce matin.

-Un lieu où mon âme serait chère aux hommes-
Etrange phrase de serveuse ! Négociant le prix d'une pomme.

Une race de jeune fille qu'on rattrape dans les commerces de
friandises.

Non à vendre, mais en vendeuse. Bonbons-cerises.

Bien qu'elle fut toute maquillée, colorée, sucrée, chocolatée...
Châtiée aussi sans aucun doute. Un mausolée profané.

Également devait divertir, depuis son perchoir.
Elle avait cet air de cajoleuse, de femme d'un soir.

J'inventais donc le certain, oubliant le lendemain.
Elle me lit les quelques traits, lignes de mes mains.

Elle me raconta ses silences.....

Ils prenaient, je ramassais. On ne partageait que le lieu, je les subissais. Ils cultivaient le silence sous leurs toits, et moi je contemplais le vertige. Ce qui leur semblait fixe, tournoyait devant mes yeux.

Les bruissements des rats entre les cloisons.
Les rumeurs dans l'immeuble des autres habitants.

Les grondements des moteurs.
Moi. Moi, j'écoutais le silence aux profondeurs...

Les cris de la vie...

Oh, ces temps où le bonheur était une évidence, non une possibilité !

J'aimerais raconter à ma vie une histoire, autre que la mienne. Dire au maître de penser le réel dans la forme, et le sublime dans le creux d'un désastre annuel d'une âme supposée continuelle... Puis réapprendre à écouter du Jazz.

De toutes les fouilles. Ressortit le foisonnement de terre.
Je remplissais ma brouette sans fond, inventais mille manières.

Le fond est profond, mais rien n'est sans fond.
J'attendais le temps dans le temps en tapon.

Coincé dans la cavité d'une bouteille de boue.
Regardant à travers l'étroit goulot.
Elle évoqua la première, la toute première.
La Eve divine. La déesse de l'ordinaire.

Elle me compta ses fragments mondains.
Utilisant ses dix longs doigts féminins.

Elle me parla cette fois, à moi.
De son front faraud sans joie.

Je m'encombrais de souvenirs.
Me cramponnant sans les retenir.

Je l'élevais au rang des saintes.
Je dénombrerais ses mille plaintes.

Elle serait ma Mecque à moi, mon Coran.
Elle, la putain, le certain. Mon Vatican.

Encore des silences...

Mon rêve ! Celui de l'adolescente. M'usiner Dix doigts
d'Artiste, pour le chaste Piano qui agonisait à la cave, que ma
mère plus tard, a réussi à démanteler pour en fabriquer un
semblant de portail pour son jardin à légumes.
Oh, ces mille et une raisons d'avoir mal. Il n'y a de raisons qu'à
cela d'ailleurs.

Nous n'avons plus de bonheur à déverser, ni de malheur à

gratter. Nous voici sans rien à faire, ce n'est même pas tragique. Nous sommes donc ici, par terre, sur terre. Nous irons encore plus loin. Sans souvenirs, ni mémoire. Nous irons dans un coin sangloter sans raison.

-ça ne te plaît pas d'être un homme ?! me demanda, en me regardant pour la première fois.

-Si, mais ça ne me convient pas.

-ça te convenait avant ?

-Je ne sais pas, j'étais enfant avant.

J'aperçus l'onde à l'instant où elle se fracassa contre un rempart. Le soupçon de lumière embrasait mon échine. De mon ombre, le mur s'empare.

Je laissais mon appétit s'instruire, ma faim se remit à luire. Ses doux roulis froissaient l'espace sans autant me nuire.

Almée, reine de minuit sur des écumes de flammes.
Attendant sous la trouée, par où surgissaient ses larmes.

Je dévorais ma faim des colonnes calcinées.
Cherchant une terre en mer. Une barque ruinée.

Des visages en offrande de deuil, et maux.
Dans l'ennui de la nuit bruissaient des mots.

Pour peu qu'on prête l'oreille, vibre la misère.
Religieuse de lune, qui rit d'un rire qui fait taire.

Ce que je serais demain, je le serais sans toi.
Inutile de le dire, mais je le crachais dans le désarroi.

Et les promesses ? Pourquoi pas des promesses ?
Elles seraient pour toi des messes.
Pour moi des prières, des genoux dans la poussière.
Mieux vaut sans étendards, ni manières.

Beau, fait de boue, ce fut un présage.
Admirant l'outil, oubliant l'usage.

Torpeurs navrantes, cerveau humide des flaches.
S'amusant, ivre de besognes, des inutiles tâches.

Oh, Dieu des choses, fais donc autre chose.
Assez des congestions, des fabriques de ventouses.

Détourne-toi de moi, et de ce qui s'est quantifié.
Détourne-toi de toi, et cours vers le diversifié.

J'ai rêvé la nuit sans temps, en cent ans.
J'ai débuté rampant, puis enfant marchant.

La tête pleine d'hiver pour une poignée de jours radieux.
Je jouais le fou, je traînais la meute de démons odieux.

Des injustes châtements subits, naissent les fées.
Ces petites besogneuses subtiles, aphrodisiaques de l'esprit.

Elles seraient courtisées, aimées jusqu'à l'idolâtrie.
Les visages souriants, les yeux en fenêtres donnant sur un
abîme... Niaiseries.

Et tous les Dieux subalternes te réciteraient en te traitant

d'andouille.

Ricanant : -Ton avenir est dans tes couilles.

Elle me murmura ses cris...

Nous irons sans mains, peindre le ciel des saisons des gueux.
Nous partirons à l'aube sans bagages recoudre les passions.

Nous aménagerons les lamentations pour qu'elles deviennent des pensées.

Nous irons raconter l'orage à la terre, pour revoir les herbes pousser.

Nous céderons jusqu'à notre âme, pour le silence glorieux.
Nous... J'entendais des profondeurs, le soleil bâtir son empire.

Misère au mieux !

J'ouvrais les yeux sur le midi d'Illizi. Août, 55 degrés.
Peau noircie, me vautrant dans mon vomi.

J'avais bu, j'étais ivre, je m'étais perdu.
La chaleur m'effraie, le sable m'éblouit, je me suis rendu.

En ce 27ème jour du mois sacré.
J'étais contaminé de soleil, je le voyais virer au bleu avec des boutons d'acné.

Eteindre le soleil, telle était ma volonté.
Finir dans le froid et les ténèbres hantés.

Entouré de mes chimères et démons.
Me rappelant les vaches de mon père et ses moutons.

Peindre une icône, avec des couleurs de haine...

Non, je ne veux pas mourir de haine.

Les nomades ! Tout l'univers sous leurs sandales.

Ils m'arrachèrent à la mort, sans dire un mot ou mal.

Pour ce monde sans portes, ni murailles, je serais étranger.

Je serais retourné à mon récit biaisé, à mes habituelles

Fourberies.

Vicaires aux visages lésés, calmant la boulimie de mon abîme.

Le voici mon amour, le voici travesti, fardé de mots sans rime.

Aux soins des Houris, brunes des tourments de fournaise.

J'abandonnais mes haillons, maudissant les princesses.

Mesdames ! Triste pudeur. J'éprouvais la femme suant des mélodies.

Je pensais ma mère. Hommage à mes oliviers.

Les Nymphes aux larges yeux, changeaient la vie, non pas les vitres.

S'empressaient avant le déclin du jour à me trouver le vertueux prêtre.

On me céda à la piété d'une Zaouïa. Aux pieux.

Où tout se répétait en rites, misérable était ce lieu.

Davantage à écouter, presque rien à regarder.

Seul compagnon, le Coran. J'étais livré. Délivré !

Oh, ces lourdes pattes sur ma tête.

Défilé, mascarade, me qualifiant de bête.

On m'arracha un ongle. J'écoutais :

*« Certes, nous avons placé dans le ciel des constellations,
Et l'avons embelli pour ceux qui regardent »* [Al-Hijr. verset
16]

J'avais un bandeau me couvrant les yeux.
J'avais dans mon idée, comme une espèce de confinement de
lumière moisi.

J'avais dans l'idée l'ombre d'un maigre sentiment d'amour.
On me fit boire une eau qui a su écouter ;

*« Ne foule pas la terre avec orgueil : Tu ne sauras jamais
fendre la terre,
Et tu ne pourras jamais atteindre la hauteur des montagnes »*
[AL-Isra, Verset 37]

L'âtre fumant. Des booms en rythme irrégulier.
Harmonieuses voix louant l'omniscient. Pitié.

Tantôt bouillir, tantôt enflammer des légumes méconnues.
Je buvais, je respirais l'apaisement. Le tout me semblait nu.

De quoi me guérissent-ils ? Pourquoi dorlotent-ils mes creux ?
On me versa de l'eau pour me purifier. Qui est donc ce « Moi »
heureux ?

*« Durcir lentement, lentement, comme une pierre précieuse- Et
rester finalement là, tranquille, pour la joie de l'éternité. »*
[Friedrich Nietzsche- Aurore-]

Ici, en ce lieu, je sentais transpirer les vendredis.

Voici épouses et concubines des Muphtis.

Serrant leurs voiles sur elles. Paupières en rideaux baissés.

Elles seraient reconnues et n'être point offensées.

Mon démon, mon djinn. Oh, ma vie, un exorcisme.

Non, vous ne me comprenez pas ! Humanisme.

Les êtres se font rares, se frottent au néant. On sillonne les corridors dans la pénombre, sans rencontrer âme qui vive. Le regard à lui seul, sans qu'il ne reçoive d'ordre, se tourne ensuite à la porte qui se referme sous l'effet de la lumière. On entend la chaleur du siècle se rebondir sur le rebord de la petite fenêtre.

Ce sinistre lieu m'adoptait. J'ai commencé à le sentir comme abri, puis comme habit... Finalement, il me convenait comme peau. Je n'étais pas chez moi, j'étais en moi. J'ai vu se succéder des folies, des possédés en invités. J'ai vu disparaître les galettes de pain de l'alcôve.

Les religieux humains nourrissaient les entités célestes. Des archanges en moribondes affamées. Des usuriers troquant leur savoir contre un asile... Pauvres choses de mes ténèbres ! Laid étaient ces êtres furtifs. Pas effrayants, mais effrayés, pitoyables...

Les hypnotiseurs me dirent : -Si l'on cherche ton identité, dis que tu es la survie. Mais au final nul n'est venu chercher à me connaître, ces âmes esclaves n'avaient pas le temps, peut-être savaient-elles un peu trop !

Ils me dirent ensuite de me souvenir...

-Oui, je me rappelle !

Je devais avoir quatre ans. Dix heures du matin. Ma mère enfonçait ses doigts dans la gorge de mon petit frère âgé de deux ans, essayant de lui faire cracher l'insecte qu'il avait avalé. Mon père dormait entouré de silence que ma mère affectionnait pour lui. Je me baladais nu le long du couloir, les yeux tournés vers le plafond. Cherchant Rita, le maigre reptile qui changeait de couleur selon son humeur, et selon la quantité de mouches qu'il avait dans le ventre. Je tournoyais, puis je tombais sur mes fesses. J'ai toujours aimé cela. Tomber sur les fesses. Cela me procurait une agréable sensation. Ce qui serait pour plus tard « Jouir ». Jouir, la bite serrée dans ma main droite, ou dans celle de Naima la fille de la voisine de ma grand-mère. Mais cette fois, j'étais tombé sur une guêpe... J'avais ruiné la bâtisse de silence que Maman avait érigée, abimé la substance de laquelle était fait le rêve de Papa. J'avais donc exigé qu'on s'occupe de mon cas.

Mon père s'arracha de son lit et sortit de sa chambre. Sous son grand pied nu se trouvait Jack, l'oiseau noir que ma grand-mère m'avait offert, je voyais derrière un écran de larme et sous les picotements de la douleur dans mon anus enflé, le bec jaune et luisant de mon pauvre Jack mort. Ma mère sentait des crampes dans son ventre. Le bourgeon qui serait dans quelques semaines ma petite sœur lui filait des coups de pieds...

- Encore, encore, m'ordonnèrent-ils.

Non. J'ai été vidé, pas la moindre parcelle de souvenir de mon enfance. J'essayais plus fort sans succès. Je serrais mon poing, je sentais la phrase au fond de ma gorge, je ne savais pas ce que j'allais pondre...

-Quinze ans, six heures du matin, l'amour...

-Je n'en sais rien, je n'en sais rien, je n'en sais rien. Je suis vide. Rien, le néant en guise de mémoire. Je pensais : seul le néant se pense, le reste se juge ou se constate... Je pensais le vide rouillé... L'un des adeptes du seigneur m'interrompt :

-Parlons. Disons les choses par la voix.

Je sentais ma réplique s'agrippant à mes lèvres, je la concevais de ce rien, mais je ne m'entendais pas la prononcer :

-J'ai une cervelle qui fonctionne, pas une remplie. Voyez mes amis. Le savoir de la bibliothèque municipale les a abrutis... Dites-moi donc ce que vous savez, pas ce que vous avez appris... Je ne m'intéresse qu'à ce qui m'intéresse. Pourquoi devrais-je entendre parler d'un Napoléon ?!

-Considérez deux hommes. La taille de la bâtisse de chair importe peu, devant le fait d'être capable de féconder une femme, ou d'être stérile... Le savoir en tas, c'est comme le fumier. Ça se vend. Voilà tout.

Apostasie. J'étais menacé d'un châtiment nouveau.
Pénitence, peine infinie. Bouillante eau, éternel aveu.

Soif. Pour le bien j'étais torturé. Délicieux supplices.
Le purgatoire en moi. Molle et surhumaine justice.

Les bouts des doigts saignent. Douleurs amplifiant ma rage.
Culpabilité ! Lâchez vos mouches. Tournez les pages.

«Tu ne peux faire entendre les morts ni faire entendre l'appel aux sourds, quand ils s'enfuient en tournant le dos.» [Annaml, verset 80]

Rends petit ton cœur, il n'y a là nulle gloire.
Des lectures qui ne permettent aucun savoir.

Qui, au contraire font taire bien des choses.
Somnolences. Flocons des nuits heureuses.

Triomphe de la sottise. Vous me connaissez.
Je ne puis vous bénir. Vous qui me maudissez.

Je convoitais le renfort, l'assistance de l'un de mes locataires aux visages affreux et exténués. Mais pas la moindre phrase, pas la moindre considération pour mon malheur. Ils continuaient à dérober le pain en mendiants –Ainsi, vous aussi tristes compagnons de mon temps. Vous me livrez à ceux qui crient : «ABSURDONS davantage la vie ». On vous a ligotés, affamés, asservis. On vous a habillés de honte... Ces lâches qui choisissent pour ennemi le fragile. Ceux-là qui ont pour tâche l'anéantissement du sublime.

-C'est pour manger que vous m'avez abandonné ?

J'irai sans doute voir un ami !

Non. Je n'ai plus aucun ami.

J'irai peut-être voir ailleurs.

Comme de coutumes. Je ne serai pas des leurs.

J'irai... je dois errer. Je suffoque.

Faut dormir, dormir dans cette flaque.

Seul. Je demeurais aux aguets. Je ne pouvais pour cette fois, rester à la lisière de la foule... J'écoutais les murs.

« Ne vois tu pas qu'ils divaguent dans chaque vallée, et disent ce qu'ils ne font point. » [Achuaara, versets 225,226]

Je me rappelais quelque chose. En images animées il me semblait flou. Finalement, ce n'était qu'un jugement de ce présent. Une époque jugeant une autre :

Ils m'adoraient brillant, spectaculaire.
Me connaître, pour qu'ils soient fiers.

Ces suppôts du grotesque, de mon vomi.
Maudit celui qui se dit allié, qui se dit ami.

Méprisable semence. Vile goutte de vie.
Une angoisse innée, me voici sans répit.

La fumée me calma, je guettais de derrière le trou de la serrure mes archanges anéantis. Je me sentais capable de les faire revivre. Les convaincre de s'occuper de leur demeure. De faire rayonner ce sombre endroit, d'arrêter de me dévorer l'intérieur avec indifférence. Fallait les voir pleurer leurs peines, et adoucir la mienne. Il me fallut une ruse, alors j'observais. Je me sentais aussi capable que coupable.

Leur origine est flamme. Un incendie de passions.
Ils se meurent dans ma flemme. Eplucheurs d'oignons.

La chaleur ! Dehors il faisait jour.
Le temps ! J'aspirais à être des leurs.

Serein, j'attendais. J'attendais.
Sans espoir, j'attendais.

Dans l'angle, le vieux taciturne m'attendait. Moi, j'ignorais jusqu'à son existence. De l'étroite ouverture dans le mur, il observait Le propre désert. Il attendait la lune. Lui savait, et moi je ne pouvais penser cet endroit tel qu'il était vraiment conçu.

Mon esprit s'attardait sur ce qu'il a osé connaître, s'accrochant à un détail, à un instant connu. Je me constatais :

J'ai fui ce moment, où les bien-portants bavardaient le malaise, et les malheureux louaient le bien-être. Ce moment où le riche méditait la pauvreté, quand le pauvre lui comptait ses fortunes. Cet instant où celui qui ignorait ce que le manque, s'appropriait la misère, pour monter des spectacles télévisés. S'emparant du misérable comme comédien.

Je n'avais pas laissé ma grand-mère finir sa légende. Jamais je ne saurais ce qui adviendrait de la belle Zalgum aux longs cheveux de nuit. J'avais laissé la bûche presque entière dans la cheminée... J'ai fui, j'ai couru. Comme une bête qui se détacha de son étable, je m'enfonçai dans ce qui me faisait fuir... Il n'y a jamais eu d'autre part. L'autre part c'est moi, Mon abri de tourments, ma maison de souffrances. L'habitat de mes archanges déçus.

Non. La vie n'est pas une garce. La vie est une maison close, un bordel où tout le monde est putain. C'est ici que l'on prostitue son identité, ses désirs et sa volonté. C'est ici qu'on vit sa joie, sa haine et son amour. C'est ici qu'on se consume, ici qu'on se meurt. Pourtant on naît autre part !

Les muphtis en quantité. Je m'agenouillais.

Dire qu'il n'y a rien à dire.
Que le diable doit périr.

Les Bâtisseurs de Dieux, fondateurs des désespoirs.

Les amis, les briques, les murs, la quantité,

L'énormité, le grossier, le gosier...

Un deuxième, un troisième... un dixième. Un autre masque, je vous prie.

« *Nous ne pouvons vivre une vie sans vie* » Dit la voix dans le coin. La vieillesse du propos me secoua. Je rampais vers l'ombre discrète.

-Que se passe-t-il ? lui demandai-je.

-Il se passe ta vie. On s'en passe.

-Je suis un verre fêlé, trop chaud le contenu.

-Voilà, pourquoi on s'en passe.

-Est-ce moi ou eux qui vous parlent ?

-Faut oublier.

- Faut d'abord vouloir oublier pour oublier. Moi je ne veux pas oublier. De toute manière je ne suis pas fait pour l'oubli.

Il détourna la tête et s'encadra dans le mur. Horrible statue ! Je me regardais, entourer ma peine de soins, pour qu'elle se bonifie. Je m'appliquais effrayé, désorienté.

Je dormais...

Au lointain, quelqu'un est mort, passé sous un camion, je le sais parce que je dois le savoir. Derrière la porte deux âmes d'un

même genre se disputaient le sort de quelqu'un. Sur le bord de la route, était étalé un porc raide mort. Abattu la nuit d'un samedi soir ensoleillé par deux chasseurs qui sortaient chaque nuit à la chasse avec l'espoir de ne rien ramener. On tue le porc, on le laisse pourrir. Dans le bordel du village, les putains suçaient des bites, à la mosquée on ennuyait le seigneur.... Plus loin encore que le lointain, une femme comme de coutumes pondait un mystère. Offrant ainsi une vie à la vie, les autres attendaient, chacun ce qu'il souhaitait. Elle accoucha d'un bébé homme sans nombril, on n'a donc rien coupé pour l'arracher à ce qui semblait être sa mère.

Au réveil, les matins disparaissaient, de midi à minuit le monde bouillonnait dans la cuve noircie, le presque tout se frotte à tout. Dans une tête une idée, dans une autre un froid éternel, la troisième n'est qu'un crâne rasé, splendide dans sa nudité. Toutes, autour de ce qui les entoure, écoutant le silence murmurer son existence.

J'ai pensé le non-lieu, le non édifié.
On ne se fait pas, on s'identifie.

Profondément superficiel. L'impossibilité d'être.
La certitude du néant, l'éternel Non être.

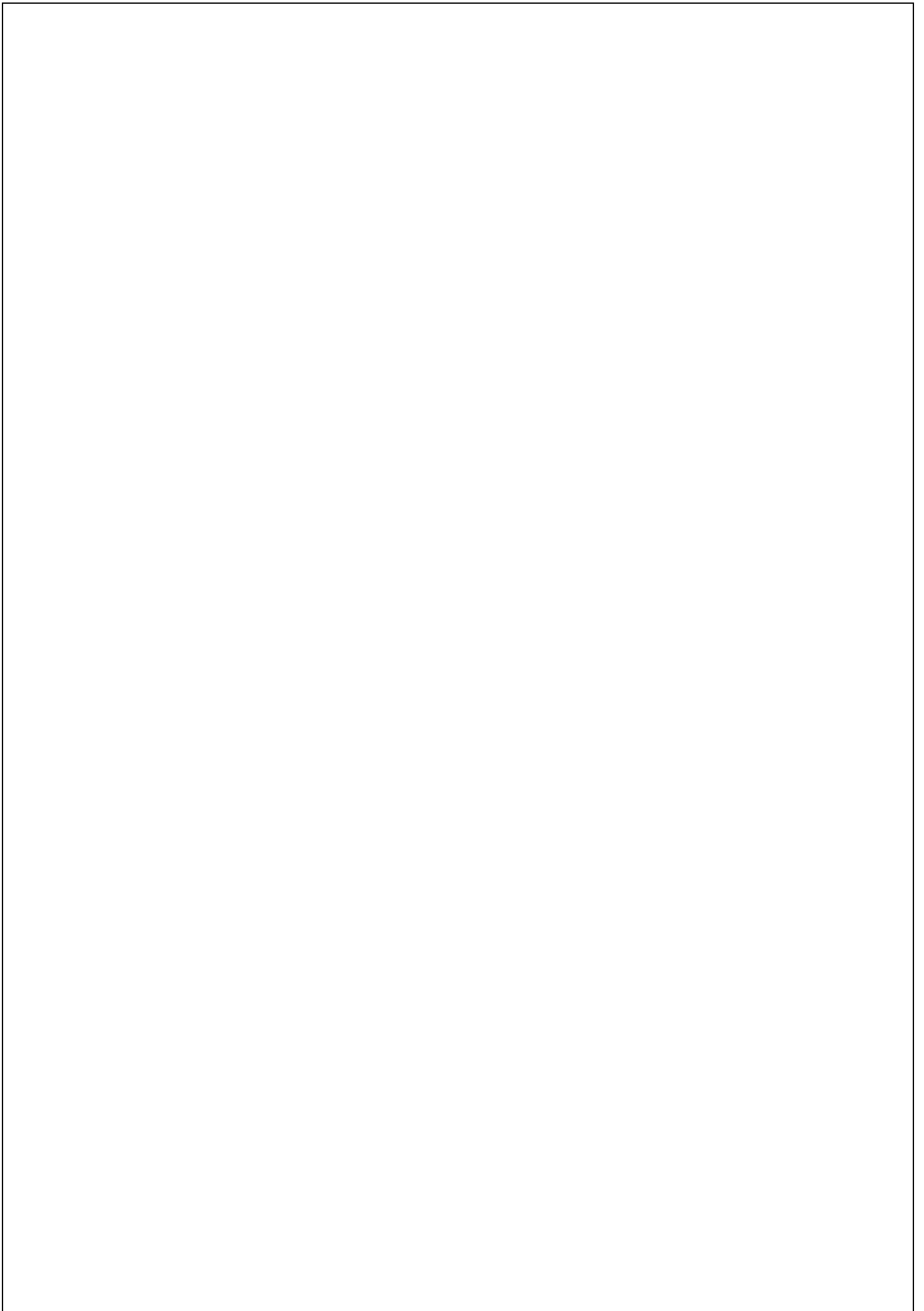
Le tout dans le rien, jamais le rien dans le tout inachevé.

-Ahmed YAHIA MESSAOUD-

Par Alexandra BOUGE

Les gens morfler, morfler,
J'ai les savates dans le dos
Les gens morfler, les gens morfler
J'ai la police à mes trouses
Je ne sais pourquoi
J'ai la maison à mes trouses, la maison à mes trouses
J'sais pas quoi
J'des gens à mes trouses, j'ai des gens à mes trouses, des gens à
mes trouses
Les gens à mes trouses
La police est venue et nous a morflés cassez-vous ; j'ai laissé ma
Cabane..pour partir
J'ai les gens à mes trouses, les gens à mes trouses
Cassez-vous, la police nous fait du mal
Les gens savent pas qui on est, les gens partir, les gens partir, la
Police nous a morflés, la police nous a morflés

-Alexandra BOUGE-



UN JOUR PEUT-ÊTRE

Par Yves VERLY

Un jour peut-être
On se dira
Ce n'était rien

Un jour sûrement
On oubliera
D'y repenser

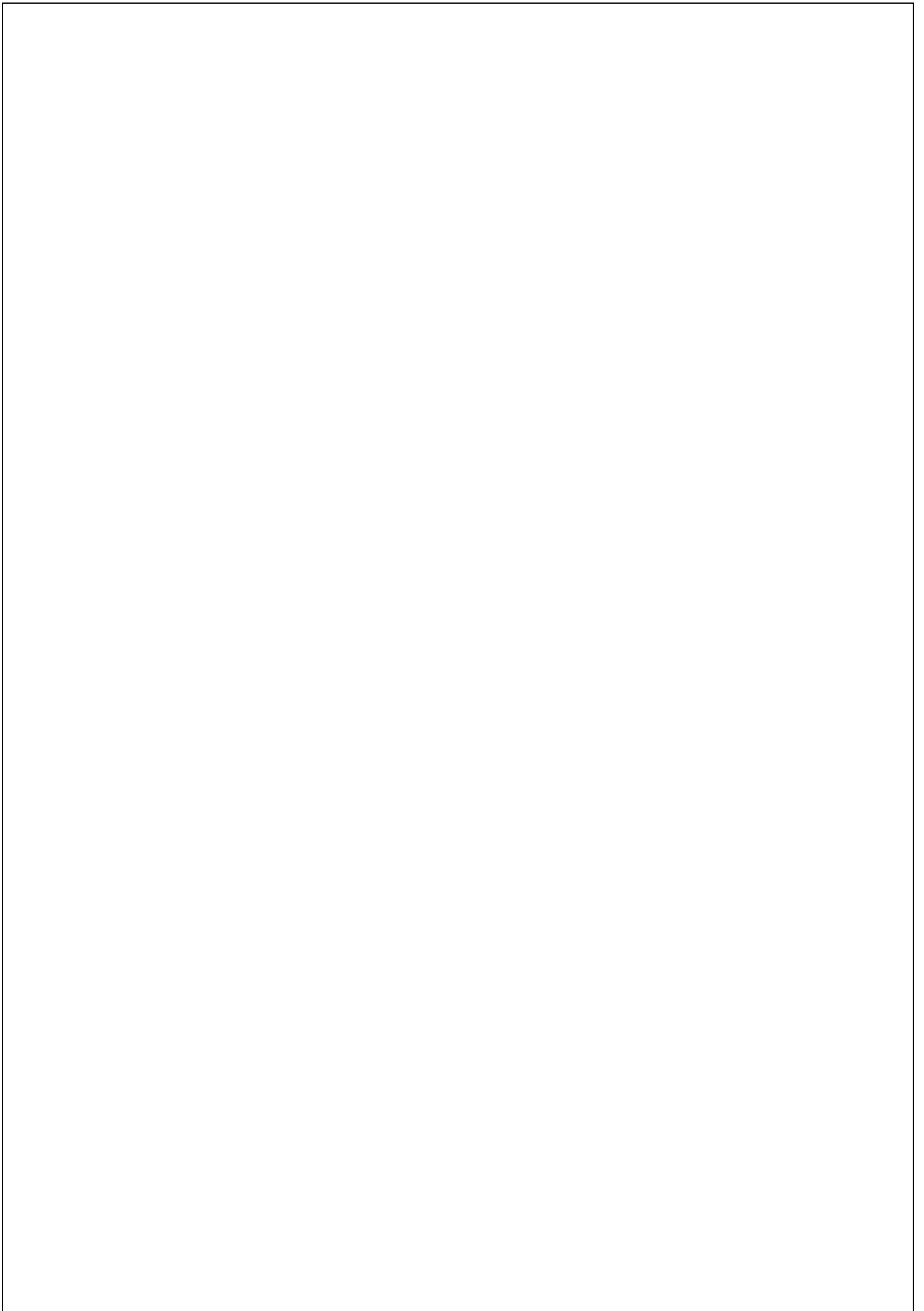
Un jour ou l'autre
On en rira
simplement

un jour prochain
On se perdra
Naturellement

Un jour enfin
On partira
Sans rien garder

Un jour
On laissera
Juste un écho

-Yves VERLY-



BELLES AUX ÂMES BRISÉES

Par **Khaled HADDAD**

Je regardais d'un air bête,
Une forêt moite
Où, des fleurs sans vie,
Demandent l'aumône sans habits...

Un regard craintif et stupide,
Un sourire triste et grisâtre.
Ainsi, elles soutiennent les vagues,
De leurs appels brefs et furtifs...

Ces moineaux sans nids, ou rapaces des nuits,
Écoulent leurs tristesses sur des îlots de paresse,
Couvées par la tentation et l'envie d'autrui...
Elles se confondent en détresse !...

Morose est la ville sans eux,
Elles, les roses des plaisirs sulfureux.
Elles appellent le secours illusoire
D'un moine, pour confesser leurs histoires !

Fatiguées de sourire toute la journée,
En jouant la danse de la monnaie,
Elles implorent à la vie sa fin !

Je flâne devant chaque page.
Mon regard perçoit leurs rages
Indescriptible, sensuelle et féline !

Elles sont encore plus charnelles, plus érotiques...

Attiré puis repoussé par,
La peur de violer leur charme déplumé.
Ou le respect de leur tragédie sans honneur,
De leur saga médusée par la concupiscence...

-Khaled Haddad-

MVL Par JEHANNE DE CHAMPVALLON

te trompé-je quand je respire l'air où tu n'es pas
le sucre de ton parfum est plus fort encore de ton absence
est-ce que je mens si je souris parfois

le temps passe
j'ai habité ton espace

et le chaos était plus régulier que la symétrie des jours sans toi

tu es le point fixe du avant et du après, le messie cristallisant le
temps vécu

Chut.

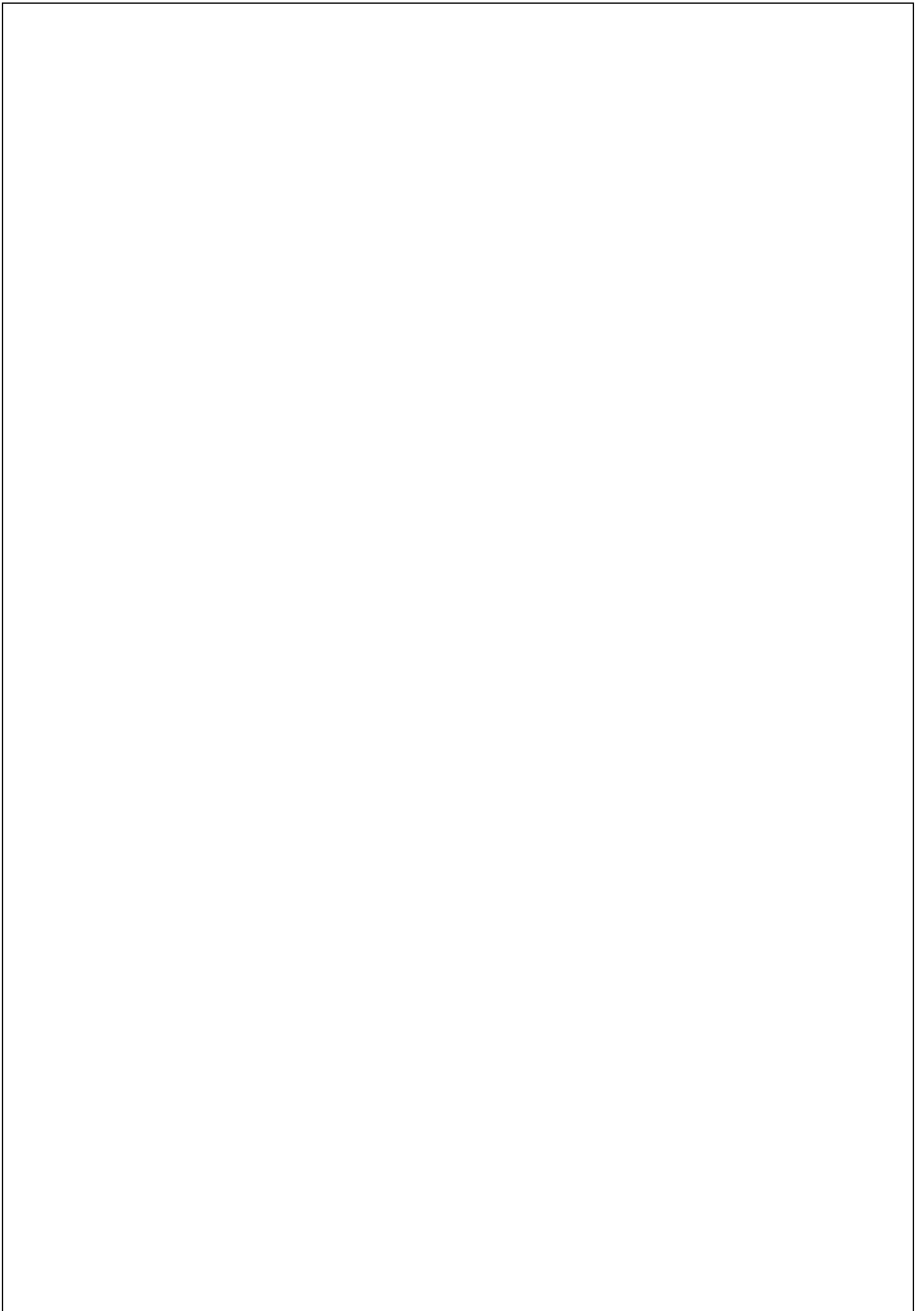
te trompé-je en me taisant
quand tu croyais que je reviendrais
dans ta méprise
quémander l'amour ta main sur mon épiderme
le sucre de ton parfum plus fort dans ton essence
est-ce que je mens aujourd'hui autant que je t'ai menti inventé
celle que tu voulais que je sois pièce par pièce
Rêve déliré.

Le temps passe

Les mêmes mots sous les mois
le temps passe

Chut.

-JEHANNE DE CHAMPVALLON-



Par Khalid EL Morabethi

C cédille !

Écrite furieusement au-dessous d'un c,
Écrite furieusement et puis rien,
Sauf qu'il y a du vent derrière,
Il y a tout ce qui blesse et de la poussière,
Derrière, les pleurs noirs tombent par terre,
Et des écrits qui s'écrivent à une vitesse dangereuse,
Des écrits qui s'écrivent et creusent,
Des écrits qui se lisent par une voix et creusent le fond d'un
drame,
Des écrits qui veulent trouver leurs âmes.

C cédille !

Un garçon rêveur, silencieux, assis dans un petit coin,
Un garçon qui écrit des poèmes et les jette à la mer, espérant
qu'ils partent plus loin
Plus loin d'ici, espérant que la reine des sirènes en prenne bien
soin,
Plus loin d'ici,
Derrière la lune, dans une autre vie,
"Au paradis des poètes." Il dit,
"Au paradis." Il affirme et sourit,
Ô ce sourire ! Qui a pu illuminer les visages des patients,
Ce sourire qui a pu faire entendre leurs battements,
Pendant quelques minutes de cette maudite horloge au fond du
couloir,
Ce sourire qui a pu les faire croire,
En l'espoir.
C cédille !
Écrite,

Peut-être dite,
Peut-être écrite par peur,
Peut-être après cette écriture, il y aura une puissante lueur,
Une lueur du ciel,
Peut-être après cette écriture, la muse aura finalement des ailes,
"Patience." Dit la voix,
"Patience." Dit la foi,
"Patience." Dit la rime absente,
Rêveuse,
Humaine,
Innocente.
Une C cédille,
Bête et qui a peur,
Belle, bête et qui aime la douleur ,
Malheureuse,
Qui a le vague aux yeux,
Sa vision est obscurcie, plus de sens, plus de bleu,
Juste boire et ne rien voir,
Ne rien croire,
Ne rien savoir,
Et finalement elle se laisse aller au désespoir.
Ô maudit désespoir !

-Khalid EL Morabethi-

أصداف الحروف

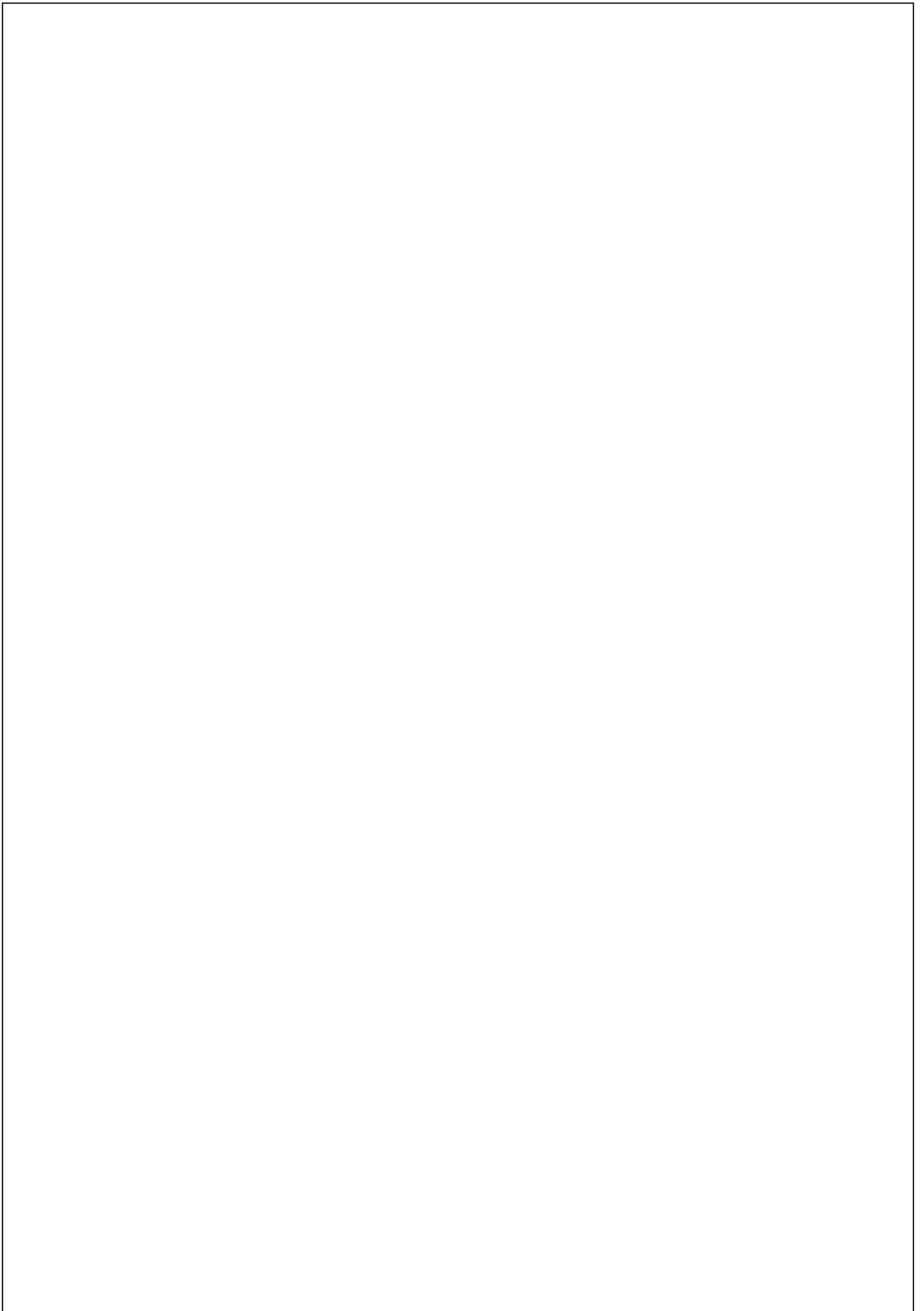
حموش تز غارت

انا أعزب ولكن .. أب لألف بنات ...
في قبيلة تدفن الاحلام وتحرم العشق ...
والغرام بكل اللغات ...
تعلمت الأبجدية
في مغارة الذكريات
أفتح بسحر الأبيات أبواب السموات
حين أغازل حبيبي
... تتلقح في رحمها البويضات...
بحبر الكلمات..
حين أقبل روحها
اجتاح بأصابعي جسدها اللامرئي
نمارس الهوى .. على أموج الحروف...
أزين قدميها بخلاخل من فضة ...
انثر الورد علي سريرها ...
أطفئ الأنوار ... و الأضواء ..
لترقص النجوم علي جدران غرفتها...
فتضمني سرا الى شوقها المتشرد
بين الحرمان والمحرمات الالهية ...
تحبل .. تكبر تتمرد ...
.. وتتجب لي قصائد .. ممنوعة
أوراقي هي دفتر لشهادات الميلاد
تحبو بناتي على السطور ...
تلعب الغموضة بين القافية و تفعيلات البحور..
فسائلي المنوي ... ممزوج بالحبر ..
و نبوة خواطر أنوثية التكوين
... ثائرة علي المجتمعات الذكورية ...
كل قصيدة انثى
... تحمل لون عيني امها ...

و تقبس ملامحها
من طقوس روحانية من عطر مريم العذراء
... حبيبي ... ام البنات ...
و فراشة في حقول الابدديات

-حموش تز غارت-

Nouvelles



Et pendant ce temps

Par Sandrine LM

Et pendant ce temps, je regarde mon reflet dans le miroir de ma conscience.

Mais quel miroir se permet-il de me renvoyer de si affreuses vérités...

Que vois-je qui puisse me faire tant frémir, qu'entends-je de si horrible pour que mes oreilles décident de se faire sourdes ?

Qui donc s'est miré dans les profondeurs abyssales de la conscience collective de l'humanité ?

Est-ce cette fillette morte dans un champ de pleurs au fin fond de l'Afrique ? Mais non que nenni personne n'en parle, pourquoi donc y verrions-nous le reflet de ces tristes vérités ! Pendant qu'emporté par la famine sur des terres désolées et abandonnées par le plus sage des Dieux ce jeune squelette à l'allure vivante se meurt, nous bien portant, portons au scandale un morceau de cheval. Regardez-vous donc dans la glace, vous verrez hennir quelques vérités qui vous feront cabrer de peur.

Est-ce le corps mutilé, rongé par la terreur ? Ce corps dont l'esprit a fui vers le tout Puissant qui lui est interdit de prier ? Mais comme il est facile d'accuser sans prier... Le corps sur la croix ouvre la voix, porter sa religion à bout de bras. Coûte que coûte, au mépris même de sa propre vie, continuer, toujours de croire en la seule chose qui donne encore un espoir... Non cet homme n'a nul besoin d'examiner sa conscience, il sait, il sait que tout le monde saura manoeuvrer pour étouffer les blessures, les cris de ces gens qui prient devant le feu de leur église... Il sait

mais croit qu'un jour des autres pourront en ouvrant les yeux, se rendront compte que ce n'est pas le Pape, examiner sous toutes ces coutures, coutumes, costumes qui fait Dieu, mais Dieu qui officie en chacun de nous.

Vous pouvez toujours vous regarder devant ce miroir brisé, mais si vous ne priez votre Dieu que pour votre propre pitié, sachez qu'il pourrait vous renvoyer dans votre propre enfer, celui de la vérité.

Est-ce ce simple citoyen qui courant après une victoire, voulant gagner la ligne d'arrivée du marathon de sa vie a vu exploser en des milliers d'étoiles toutes ces illusions, ces bonheurs ?

Qu'avait-il demandé si ce n'est juste participer ? Pourquoi, pourquoi venir ainsi exposer sa haine viscérale auprès de tant de personnes qui ne sont coupables que de s'être rassemblées ? Pourquoi tuer au hasard ? Pourquoi s'acharner à toujours tuer des innocents, des passants, des gens heureux ... Non cet homme ne pourra plus jamais voir le reflet de sa conscience anéantie en milliers de morceaux, aveuglé par la lumière de l'explosion, abruti par les cris, les pleurs autour de lui... Etre présents au mauvais moment... Et partir dans le firmament dans ce monde qui reste indifférent. Et nous, nous n'entendons que les cris des stades bien remplis, les pleurs des starlettes déchues...

Une minute de compassion pour les disparus, une discussion autour d'un café, se sentir disculper, se penser outragé, et dire " ah non plus jamais ça ".

Et pendant ce temps des actes de terrorismes, de guerre, des actes qui tuent la liberté se font à chaque minute.

Liberté, liberté chérie mais où es-tu partie semble se demander cette femme voilée dans le miroir des vérités ?

Fraternité, fraternité et parité questionnent ces hommes perdus dans une guerre du pouvoir qui n'est pas la leur ?

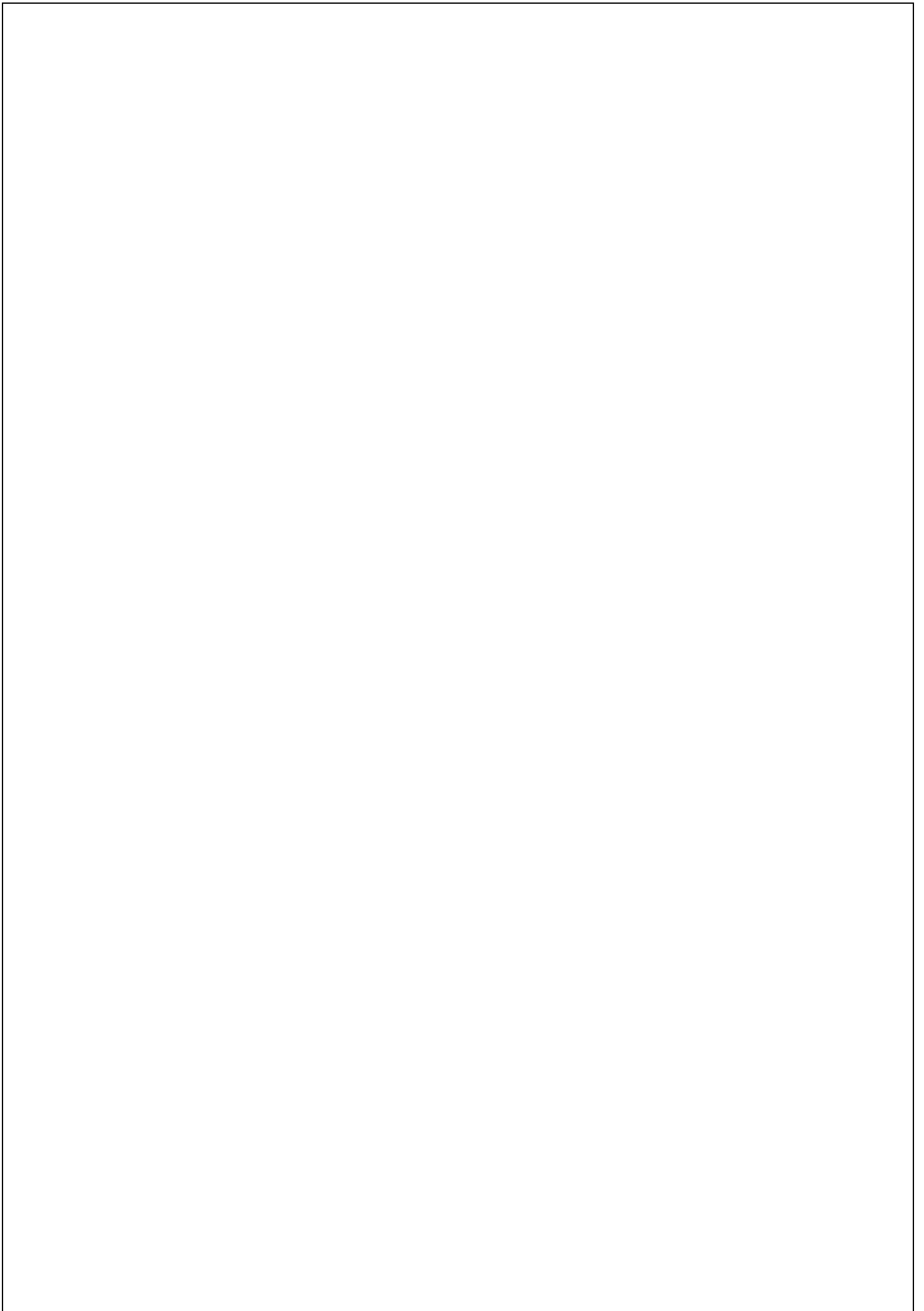
Démocratie, démocratie ricane les hommes de pouvoir, quand vas-tu t'en aller pour que nous puissions enfin porter atteinte à toutes les libertés en toute impunité ?

Bien sûr moi aussi je me regarde chaque matin, bien évidemment je ne porte pas le deuil de ces milliers de personnes mortes au combat de la liberté. Je n'ai que les mots pour me battre pour notre liberté qui de jours en jours s'amenuise sans que nous ne fassions quoi que ce soit, car installés dans la peur des autres et de leur terrorisme ravageur, nous n'osons plus aller au devant des dirigeants forts et puissants. Le terrorisme revêt plusieurs visages, tel des masques, des loups il se cache, se tapit en attendant de sortir de son nid et s'envole au hasard des luttes et des mépris pour s'effondrer sur les tours de nos belles vies, pour stopper net le train de la vie, pour nous emmurer au lieu de nous délivrer.

Oui, je n'ai que de belles paroles, mais si chacun prenait son pouvoir en main, si nous ne tolérions plus de nous faire manipuler, si la vie reprenait ses droits, si chaque matin nous nous faisons la promesse de lutter tous avec les moyens que nous avons, même un petit rien, nous récupérerions le droit de pouvoir marcher, prier, penser, manger, aimer en toute liberté.

Tous nous devrions lutter, tous car demain, ce sera peut-être à notre tour de ne plus pouvoir nous mirer dans la glace des libertés.

-Sandrine LM-



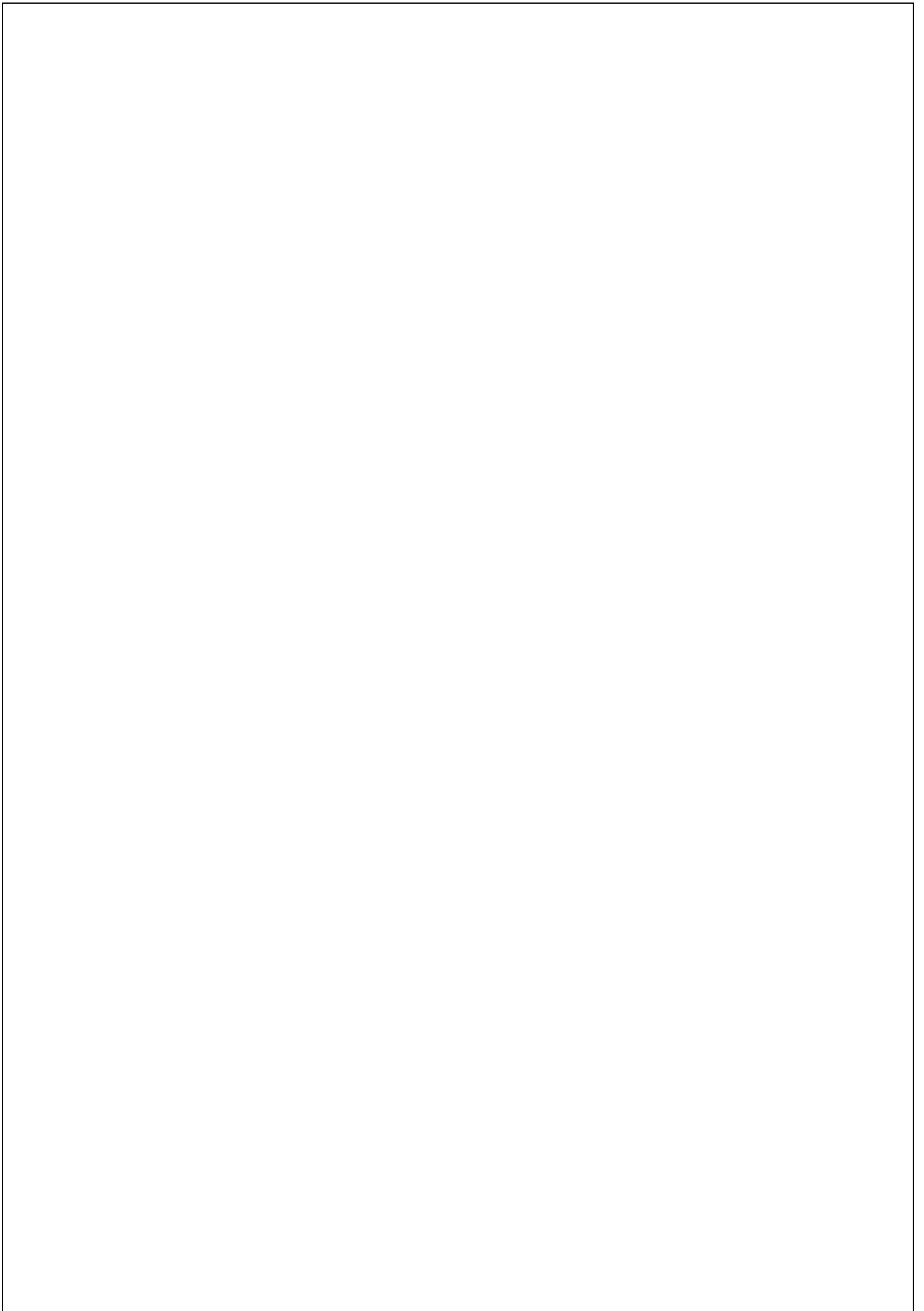
Le collectionneur de regards

Par Odkali

Il était une fois un collectionneur de regards, si féru qu'il oublia le reste. Un soir, les astiquant de tout son cœur, il s'aperçut qu'il en manquait un. Un regard perdu à tout jamais ou un regard égaré à rien toujours. Il ne savait où le chercher, nulle part ou partout. Il s'affola, se mit à arpenter les yeux de tous, arrachant l'espoir d'une reconnaissance. Il consacra toute sa vie à cette quête, se délaissant, mais en vain.

Il était allongé sur un lit d'hôpital, si vieux et si seul. Son infirmière attitrée depuis des années se pencha au dessus de lui et posa un baiser sur ses paupières fermées, il sentit cette chaleur et comprit que c'était son propre regard qu'il avait fui. Alors il mourut à cette seconde-là, soulagé.

-Odkali-



A Cali, on garde le sourire

Par Alexis Brunet

A Cali, on garde le sourire. Au café, dans le bus et dans la rue. Salaire minimum indécent, allocations chômage inexistantes, peu importe, on garde le sourire. Salsa ambiante. Capitale mondiale de la Salsa dit-on, excusez du peu. Femmes souriantes aux courbes élancées. Airs de musique rythmée surgissant de chaque coin de rue, dont les Colombiens fredonnent les paroles qu'ils connaissent sur le bout des lèvres. Le goût de la vie est palpable, celui de la danse aussi. C'est culturel, on doit être de bonne humeur, on ne sait ce que la vie nous réserve. On vit. Les touristes eux sont ravis. Pourtant, un mendiant tous les trente mètres. Des vagabonds parfois shootés, qui fouillent les poubelles toute la journée, ou toute la nuit. Des quartiers d'une misère matérielle honteuse, où s'entassent des familles souvent nombreuses. Scandaleux ? Oui mais c'est la seule réalité qu'on connaît. On est né avec, on a grandi avec, on y est habitué. C'est ainsi. C'est naturel.

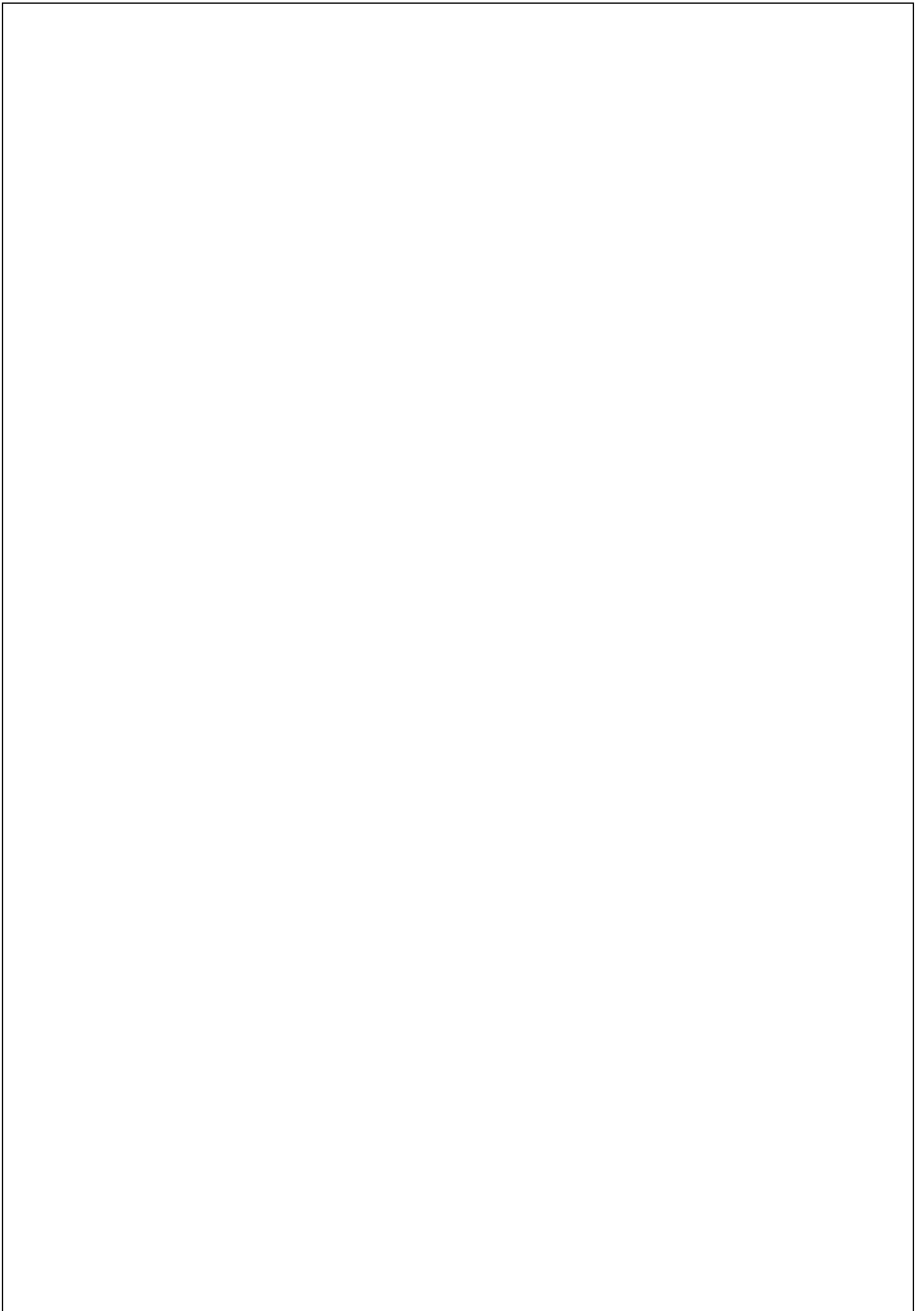
Football. Colombie 3, Bolivie 2. Courte victoire mais suffisante. Le maillot jaune national arboré par tout un chacun. On trinque, on danse à chaque but. L'effervescence patriotique du ballon rond. Et les immenses inégalités sociales ? Et tous les problèmes ? Ça attendra. Le foot avant tout ; et de toute façon, c'est la semaine sainte. Sainte Marie, Jésus notre sauveur et la famille. Congés nationaux ; mais n'allez pas croire qu'ils seraient

payés. Ceux qui le peuvent s'échappent un peu de la ville. Parcourir, sillonner ou simplement faire une courte promenade dans ce « pays magnifique », dit-on fièrement. Les autres restent. Ils partiront une prochaine fois. Quand ils pourront. Ainsi ils partagent le temps avec leur famille. La famille c'est sacré. C'est primordial. Et il s'agit de garder le sourire.

Un banc. Deux jeunes amoureux s'embrassent. Ou plutôt amants, qui sait ? Cela ne regarde qu'eux-mêmes. Ils se prennent la main, ils sourient. Derrière eux, un kiosque à journaux. Une première page. L'évolution du processus de paix avec les FARCS. Après 60 ans de guerre civile, enfin la paix ? Peut-être. « Si Dios quiere », dit-on parfois, « si Dios quiere ». Le long d'une avenue bruyante, une fresque colorée en hommage aux milliers de disparus de cette guerre pesante et fratricide. Une autre pour dénoncer les meurtres de femmes. Une lourde empreinte. Puis de nombreux tags, comme dans toutes les villes, mais surtout des slogans : « La santé est un droit, pas un service ». « Un salaire minimum viable ». « L'éducation n'est pas un commerce » etc. Le réveil des consciences, dans un pays où l'éducation supérieure est un privilège, où un pauvre atteint d'un cancer n'a d'autre choix que de disparaître chez lui, souvent dans son taudis, où la presse est muselée par le principal parti. On n'est pas du genre à se plaindre à Cali, on en a vu d'autres, surtout dans les années 90. On encaisse. Mais jusqu'à quel point suffisent les sourires ? Jusqu'à quel point supporte-t-on une société ankylosée ? Certains disent qu'un jour viendra. Mais quand ? En attendant on danse, on profite du plaisir des sens, parfois aguardiente aidant. On contemple le ciel, la Lune et les montagnes sèches. On sort avec son amoureux ou son amant. On drague aussi. Pour autant, on n'est pas fainéant, n'allez pas croire. On travaille, et longuement. On se lève tôt. Et on fait même du sport, malgré la chaleur étouffante. On sait apprécier la

vie à sa juste valeur. On n'est pas râleur à Cali. Sans doute pas assez, mais que voulez-vous : à Cali, on garde le sourire.

-Alexis Brunet-



Le goal-buveur

Par Stephane WERTH

« *Pwofite de la fête des voisins... so't un peu... fait des 'encontwes !* »

- Albert... non...

« *Quand même, tu devwais fai'e un effo't...* »

- Albert... pas déjà...

Albert... Un effort... Il en a de drôles... Sauf que moi j'en ai rien à branler de mes voisins. Peuvent tous crever, j'en ai vraiment strictement rien à foutre. Un effort... Je crèche au 7^e dans une tour de merde. En plus d'un job débile j'ai une vie sociale misérable. Alors mon plaisir je le trouve où je peux mais surtout pas avec mes voisins.

En réalité, mon seul plaisir c'est le matin. Et uniquement le matin. Parce que tous les matins je bande. Je bande avant d'aller taffer. Je bande devant ma peluche en cuir, un goal-buveur du mondial 67. Je le pose au bout de mon lit, j'enfile mon gant et je m'astique consciencieusement la barre transversale. Toujours avant d'aller travailler, même quand il pleut. Sauf que ce matin, mon goal-buveur, qui d'habitude pose triomphalement dans son bac à gazon, a disparu.

Alors je m'habille en vitesse et je monte au 8^e, rien. 9^e, 10^e, 15^e toujours pas de goal-buveur. Ascenseur, escalier, rien ! Et c'est justement l'heure où mes voisins, tous ces débiles avec qui Albert veut que je me mélange, se bousculent pour aller travailler comme des toxicos en manque, tandis que les autres descendent faire pisser leurs chiens et leurs gosses.

« Qui m'a tiré mon goal-buveur ?! » je leur crie. Mais parmi tous ceux qui restent dans la tour, et il y en a, personne n'a vu mon goal-buveur. « Hein ?! C'est qui qui m'a tiré mon goal-buveur, bande de blaireaux ! » je leur crie encore plus fort.

Personne, personne ne voit jamais rien ici. Ils ont tous des yeux immenses qui leur mangent la moitié du visage, mais ils ne voient jamais rien. Ces taupes d'appartement, ces suceurs de terre, ces débiles inactifs, ces mauvais pac-man, ces losers du loto qui vont et viennent à longueur de journée du toit de l'immeuble jusque dans les caves alignées dans les couloirs du sous-sol, dans des box pouilleux fermés par des portes en bois à rayures où s'élèvent en batterie des gosses qui repoussent les assauts de barbouzes bourrées, où des adolescents secouent toute la journée leurs nuques imberbes sur des musiques lugubres en braillant « des tommes de shit ! des tommes de shit ! » sur lesquels les vieux du 20^e s'époumonent « allez fous faire foutre *pante de pognoules* c'est l'heure *tes zinfos* ! », où les mères de famille bancales balancent des marmites de choucroutes volantes contre les opérations clandestones sur leur château faible, où toute la journée l'institut en arrêt maladif du 13^e fait l'appel de l'ascenseur dans l'ivresse des vapeurs de couilles, tandis que des faux cairotés à bras mous écalent des comprimés de grogs durs pour s'en garnir l'aven-cave...

Et moi dans tout ça je cherche ma peluche en cuir de goal-buveur du mondial 67, dans cette tour de merde où je suis né et vais finir par crever, et je crie à tout le monde que « j'hésiterai pas à faire appel au FBI pour mettre la main sur le bâtard qui m'a fait ça » et tous, surtout les vieux du 20^e, me répondent en gueulant « c'est *pien* fait pour ta *kueule*, on aurait *pien* aimé te faire le *koup sale krevard* mais pas de *pol* c'est pas nous, pas cette fois » mais moi je leur braille, moi, à tous ces soudeurs de bois « j'arracherai jusqu'aux slips mêmes de vos peurs avec mes

dents, moi, mon goal-buveur du mondial 67, il vaut toutes les religions du monde si tant est que vous en ayez une de religion dans cette tour, suceurs de clous ! mieux que Krishna avec ses huit bras, mieux que Jésus sur sa croix, mieux que Bouddha qu'est même pas foutu de faire une reprise de volée, et le Prophète n'en parlons pas, et c'est justement pour ça qu'il peut se permettre de boire mon goal » et tous ces vieux rivés sur leur électrofoutrogramme me répondent « le foot c'est le sport le plus *tépilé te* toute l'humanité parce que même à la *kuerre* on a *chamais* vu du zéro-zéro, *chamais* ! » mais moi je me laisse pas faire « irradiés du bulbe ! talibans-sauteurs ! il peut conduire un bus avec toute l'équipe dedans mon goal buveur 67, et les remplaçants avec, et les soigneurs, et les supporters, et il fait un créneau serré sans lâcher son verre ni écraser vos bites d'huîtres, et avec ça il est aussi dangereux sur un terrain qu'un prout de brontosauve un soir d'orage, et que tous les tirs de la terre et même de l'espace il les arrête mon goal-buveur, mieux que les flics et leur sulfate de paix, bien mieux que vous misérables scieurs de tubes chaque jour un peu plus courts » et tous, surtout les vieux du 20^e, me gueulent « tu t'astiquerais moins la *parre* si elle était *karrée*, comme les poteaux *tu montial* 67, *tarlousse*, t'es même pas *kapable te* lever une *konsse*, même avec *tes* poteaux *karrés* » et ça les fait marrer tous, des vieux croulants jusqu'aux auteurs anonymes des *Babar m'a tuer* rédigés à la morve dans les couloirs du sous-sol, ils se marrent, tous ces tacheurs de slips, à en faire trembler les fondations de ma tour de merde, à en dévisser du mur mon dévidoir à PQ qui déroule déroule ses feuilles jusque sur le balcon, où crèche d'ordinaire mon goal-buveur disparu, pour tomber au pied de la tour sur la tête de l'hôtesse de l'herbe « pardon madame » je lui dis par-dessus la rambarde « pardon pardon » parce c'est la seule belle et gentille ici, parce que toute la journée les marmites de choucroutes volantes s'écrasent sur son herbe et sur sa gueule

sans que personne ne vienne s'excuser, « pardon madame », et alors moi je leur gueule encore plus fort « vous allez tous me le payer ! je vous encule, moi ! un par un ! surtout les vieux du 20e ! j'encule tous ceux qui laissent leurs dentiers au fond des casseroles en suçant des pâtes trop cuites, moi ! le premier que je chope avec mon goal-buveur je lui chignole la gueule ! je le fiste au gant de boxe ! je le termine au foutre de bouc ! et dire qu'il faudrait que je me mélange avec vous... »

*

Albert, mon réveil créole, m'éjacule sa grosse sonnerie dans les oreilles comme tous les matins à 7h.

- Oh... Albert...putain... on est quel jour... putain... Albert
Je sursaute :

- Mon goal-buveur !?

D'un bond je suis à la fenêtre.

- Mon goal-buveur !

Je m'acharne sur la manivelle du store en clignant des yeux à la lumière du jour. Et là je marque un temps d'arrêt :

- Mon gant, putain ! Mon gant ! Où j'ai foutu mon gant ?!
Albert !

-Stephane WERTH-

Vers le vide

Par Selma GUETTAF

A peine 25 ans, et déjà une vie pathétique. Un an que je suis à Paris. A part boire, me promener, fumer et écrire, je ne sais pas faire grand-chose. Chaque matin, je me retrouve à déambuler dans ma robe de la veille, l'odeur d'un quidam sur mes doigts, son goût dans ma bouche, mon maquillage défait, mes cheveux dans ma figure, ma culotte fourrée dans mon sac. Les coups d'un soir. Pour un hébergement. Cela dure depuis un certain temps.

Accepter d'être lamentable, d'être rien, c'est peut être ça vieillir. C'est un peu comme une envie de mourir. Mais pas de façon violente. Comme un saut d'une falaise. Ou une disparition en mer. Et rien d'autre. Une sorte de gros ras le bol. Un vide qui gagne du terrain dans ma poitrine, envahissant mes poumons.

Je m'assoie dans un troquet quelconque. Cherche dans mes poches. Me rends compte que je n'ai pas pris mon tabac à rouler. Cherche encore, et puis je le remarque. Il sort trois pièces de monnaie qu'il pose sur la table, et file entre les ombres longues. Je me précipite vers la sortie, attrapant la porte avant qu'elle ne se ferme. Je le suis le plus discrètement possible et réfrène mon envie de courir.

Je dois dire que je les reconnais à une certaine allure. Aux bouts de leurs chaussures, et les bords de leurs vestes en tweed. J'emprunte les rues qu'ils empruntent et quand je fais mine d'habiter dans leur immeuble, ils retiennent la porte pour moi. A cet instant, nos regards se croisent et ça suffit. Je crois que nombre d'entre eux pensent avoir couché avec une voisine qu'ils n'avaient guère remarquée jusqu'ici.

Il m'entraîne sur six étages. Je suis attentive au bruit de mes talons sur les larges escaliers en bois, celui du trousseau de la clé qui s'introduit dans la serrure. Il laisse la porte ouverte pour moi. Dès que je jette un œil dans l'entrebâillement, ma silhouette s'anime de tressaillements imperceptibles. Me voilà suspendue à l'obscurité et à l'attente. Séquestrée. Je souris. La convoitise perle entre mes cuisses, c'est peu de le dire.

Et puis, tous les matins, ils me froissent à m'ignorer. À me presser de m'en aller.

Un soir, bourrée, effondrée dans le hall d'un immeuble parisien, rue de Nesle, je me suis rendue compte à quel point j'étais fautive. Je me suis accordée un moment de réflexion, me demandant comment j'en étais arrivée là. Deux solutions s'imposaient : ou bien, presser le bouton de la sonnette, me faire ouvrir la porte par un inconnu, homme ou femme. Lui faire des avances pour que cette personne me laisse passer la nuit chez elle, et continuer ainsi ma vie entre les successions d'hébergement, la recherche de petits boulots et les soirées alcoolisées, ou bien quitter Paris et tenter de me racheter à mes propres yeux.

Tout oublier, ne plus penser aux dix-huit mois passés. Partir. Ne plus songer à rien. Il faudrait dès lors trouver un travail, stable. Plus de doute. Retour au pays natal. L'Algérie. Pas d'adieu. Je n'ai personne. Valise, bouquins, quelques reliques, mon téléphone portable et mes écouteurs. Et là, en ajustant mon éternel bonnet gris, constat subit. Rayane. Le seul nom qui me vient en tête. C'est à cause de lui que je vais, peut-être, rester là-bas, croupir là-bas, dans cette Algérie que je déteste aimer. Tout aurait été plus simple si j'avais haï Rayane. Lui, l'Europe, il ne veut pas en entendre parler. Il n'aime pas voyager. Dès qu'il se trouve une petite planque, il s'y terre, à jamais.

-Selma GUETTAF-

"ON NE M'Y PRENDRA PLUS..."

Par Pierre EHLINGER

Je garderai une image assez précise de cet été 2014. Quand pour pas mal de raisons je me suis retrouvé à faire la manche. Je garderai un souvenir assez précis de comment cela arrive : Problèmes de famille, coup de gueule, quelques cuites qui coûtent trop chères pour séduire des filles qui ne valent rien, banquiers qui te laissent tomber... Comme beaucoup, et comme toujours. Nous avons tous une chance qu'un jour où l'autre, que cela nous arrive. Et puis voilà, c'est moi : je suis sur le trottoir avec ma guitare, mon Levi's et mon chapeau, coincé entre les merdes de chiens et les déchets, le bitume sur lequel nous marchons tous souvent mais où ne nous posons jamais assez rien que pour voir ce que ça fait d'être juste là : Au milieu de nulle part. Oui, je garderai une image assez précise du changement de perspective, celle du niveau du nombril des gens, qui ne regardent que le leur. Nivellement par le bas, de biais... Les regards obliques, la diagonale de la vie. Je garderai une image assez précise de la gueule du patron du Super U qui me demanda de dégager de devant son magasin, parce que ma musique dérangeait les gens. Son injonction à me mettre sous le

parcmètre du parking pour gratter quelques misérables centimes et laisser les braves gens remplir leurs caddies, bien tranquilles, à coup de cartes bleues et de billets de 50. Prière d'en chier ailleurs : Je fais peur, moi qui n'avais pourtant jamais fait peur à personne avant. Je deviens Mesrine en une heure. Drôle de sensation. Je garderai une image assez précise aussi, néanmoins, des jeunes qui sont venus me donner des thunes, me demander de jouer un morceau, leurs sourires vivants. De la boulangère qui m'apportait des sandwiches au saumon, des gens aussi, rarement en costumes, qui me filaient des billets de 5 et de 10 aussi, et les vieux gentils et nobles. Et surtout je garderai une image encore plus nette de "l'internationale de la misère". La solidarité entre pauvres, entre parias, entre rebuts, entre rejets de cette société que nous voyons tous, tous les jours, mais refusons de regarder. Nous avons tous les yeux si grands... Fermés.

4 000 000 millions de chômeurs... Recensés. Donc probablement 6 000 000 en tout. Pour 70 000 000 d'habitants. Toute cette marge... Cette frange... Un beau merdier, et nous sommes tous au fond de la cuvette, ô mes frères.

Septembre arrive, et je m'en sors. Je récupère un petit logement tant bien que mal, dans le sud près de Montpellier. Merci la famille. Mes amis doivent venir me voir... Mais personne ne vient. Personne ne viendra plus d'ailleurs. J'ai passé l'âge de ces conneries. Je passe l'année comme ça... Entre mes bières, mes poèmes, mes souvenirs et mes balades... Ma putain de solitude

forcenée. J'en suis fière et je l'aime. Elle est une maîtresse fidèle tant que vous lui filez à manger, et je sais prendre soin de mes maîtresses : On mange bien chez moi. Décembre est là et je traîne souvent sur Paris. Je sors avec une pute clandestine du Nigéria, Osératine, qui suce des bites à 30 euros pour nourrir frères, sœurs et parents restés au pays. Je suis très impressionné... Très touché. Nous allons visiter la tour Eiffel qu'elle n'a jamais vu en un an dans la capitale... Je lui offre des crêpes, et c'est comme si je l'invitais au palace. Ça aussi j'en suis fier. Je trouve que c'est un truc bien de lui faire connaître autre chose que la banlieue et la place Clichy, la peur du flic et du maquereau. Et puis je rencontre Peter Doherty dans un bar... Ce mec est génial, drôle et tendre. C'est un hiver assez fou et magique. La nuit, je dors chez des amis que j'ai rencontrés suite à la mort de Daniel Darc. Quand je rentre de mes virées par le Noctambuss bien tard, je traîne sur des forums internet... J'y rencontre "J", 15 ans, qui doit rentrer à l'hôpital bientôt pour soigner sa déprime et ses addictions. Des nuits entières à parler. Elle est jeune, elle est là... Et moi aussi. Les mots s'enchaînent jusqu'à son hospitalisation. Grand vide. Alors je contacte sa sœur jumelle, "L" pour avoir des nouvelles. J'en tombe très amoureux, très vite. C'est comme une évidence. la vie est surprenante et si belle pour ça. Après la rue et la merde ? je trouve que ma vie reprend enfin un sens, en tous cas le sens que j'aime et qui me plaît. Je fais beaucoup d'allers-retours à Quimper pour voir "L", et ça me rend fou de joie. J'ai trente six

ans et elle quinze. En-soi ? C'est déjà assez unique pour être follement intéressant comme expérience. Elle vit dans un foyer et c'est une des plus belles rencontres de ma vie. Elle se donne corps et âme. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme elle : Belle, courageuse, artiste et tout en devenir. Je passe donc le reste de l'hiver à effectuer des allers-retours entre Montpellier et Quimper, sac sur le dos pour des heures de trains tous les mois, en attendant le mois suivant. J'y claque tout mon fric sans états d'âme. Nous nous voyons dans un hôtel et passons des jours entiers à baiser, puis à faire l'amour. Les mois s'enchaînent. Fort de tout ça, je monte une entreprise. Parasol, tréteaux, stock... Je fais les marchés et je suis victime de mon succès : Pleins de filles sur mon stand, pleins de nuits à boire et à danser, plein de fric et plein de vie. Je trompe "L", qui me trompe elle aussi sensiblement en même temps. Elle me contacte et m'avoue tout. Claque monumentale. Mais je réalise comme cette fille a du courage... Que malgré son âge faut du cran pour téléphoner et dire ça... Que peu, bien peu de gens font ça, tous âges confondus. Puis je fais l'erreur de contacter le mec avec qui mon amour a biaisé... Et puis je ne dors plus la nuit, j'y pense... J'y pense et j'y pense encore. Nous sommes le 10 Août et je la recontacte :

- "L", je t'aime. Je te demande pardon. Je crois que nous avons merdé... Tous les deux ; et je crois que nous avons merdé parce que j'avais cru que c'était gagné... Je ne prenais plus soin de toi. Mais qu'importe : Ce n'est pas ce qui est fait qui compte ; c'est ce

que nous allons faire MAINTENANT. J'ai envie de venir vivre à Quimper... Près de toi, ne plus te laisser. Qu'en dis-tu ? Je te propose de prendre 20 jours pour y penser, faire le tri dans ta vie, tes amants... Et si tu m'aimes ? Que tu es d'accord ? Allons-y... Faisons un truc et on verra bien !

- Ok Pierre.

J'arrive à Quimper et j'ai peur. J'ai peur que cette fille sente la bite du mec... Mais non. Elle est juste elle, celle que j'ai connue. Aucune odeur persistante. Aucune trace de lui sur sa peau. Juste elle, telle qu'elle-même. Telle que je l'aime. L'amour a tous les droits. Je passe 15 jours dans un camping, je cherche un travail et un logement. Au bout de 20 jours, je lui demande...

- Alors, que veux-tu faire ?

Elle répond "C'est ok pour moi, allons-y". Et comme par enchantement, je trouve du boulot et un toit en 24 heures...

7 000 000 Millions de manifestants dans la rue. On a tué Cabu et Wolinsky. Les gens pleurent et embrassent des flics...

Je garderai une image assez précise de mon entretien d'embauche. Une idée assez précise de la sensation de vendre son cul et sa liberté pour une situation et par amour. Une idée assez précise encore du bureau et du costume du mec qui me juge. Il me donne du "Monsieur" avec un regard franc (...) et me demande de parler de moi. Je ne cache rien ; et d'ailleurs cela fait

quelques années déjà que je ne me cache non plus, de rien. Je nomme ça "le bénéfice de l'âge" De toutes façons, mon look, mes dents en moins, mes cernes et rides parlent pour moi... Mais qu'importe ce mec a envie de croire ce qui l'arrange... Il est fan de Jazz... Et c'est indéniable aussi que cela nous rapproche. De mon côté, J'arrive presque à oublier que ces gens-là sont des vendus. Qu'ils jouent les cadors alors qu'ils bossent avec des jeunes pour se sentir plus forts, pour avoir des vacances, du pouvoir et du fric. Je me persuade aussi... Je fais illusion et passe avec succès le premier entretien. J'en aurai un second quelques jours après, devant les deux autres C.P.E : Une transfuge des lycées ZUP de la capitale coiffée comme une minette de 25 ans et aussi masculine que moi, et un mec qui a repris du service après un passage en radio. Dans le fond, ce ne sont pas des mauvais gens, juste des paumés comme moi qui cherchent à se donner de l'importance. C'est tellement humain. Je fais ensuite un aller-retour final en 48h pour faire mon déménagement. 1200 km... Et je jette mon matelas par terre. Je dors. 6h15 du matin, et le réveil sonne... Il sonnera 4 jours par semaine. Je fais l'accueil des élèves dès 7 heures 30 le matin, il fait encore nuit. Je suis là avec mon cuir et ma clope et je dois dire "BONJOUR" avec le sourire et souhaiter "BONNE JOURNÉE" mais sans m'accouder à la barrière, en me tenant bien droit, sur ordre du proviseur. Il faut donner une "BONNE IMAGE DE L'ETABLISSEMENT, ETRE POSITIF" ... Et la moitié des élèves ne me répond pas...

Le jour même, après tout ça, je surveille une étude obligatoire. Je publie ce texte sur Facebook en imposant ordre et silence : "Premier jour de taf, 15h10 : Je surveille une étude OBLIGATOIRE. Devant moi, une tripotée de gamines toutes plus choux les unes que les autres, avec des petites jambes, des bracelets de cheville... Des couettes ! Elles rigolent et parlent de séries TV, de Maroc... Et de mecs, bien sûr. Elles portent des jeans qui moulent la chatte. Et moi je suis là, je lis Bukowski avec une demie-molle dans le froc... Je devrai les faire taire, jouer l'autorité. Dire "faut être sérieux : Les études c'est SUPER important... AU BOULOT ET SILENCE ou vous allez rater vos vies petites grues !"

Mais... Vous m'avez vu? Comment voulez-vous... J'ai déjà du mal à pas me marrer avec elles et leur parler de cul et de la vie. Oh putain... Ça part mal ce job ; ou bien je sais pas trop."

Les jours passent, je suis fatigué. J'ai à peine le temps de penser à "L", et quand je la vois ? Je ne parle que de boulot et de la peine que cela me procure. Je suis chiant avec ça. Je me perds moi-même dans cette histoire au final. Chaque Lundi/Mardi/Jeudi/vendredi de 7h30 le matin à 17h45 non-stop je suis au taf. Je bois pendant ma pause, caché dans les chiottes du 3ème étage tant j'ai mal et ne supporte pas. Je fais l'amour à ma copine autant que je peux dès le mercredi arrivé, plusieurs fois d'affilées... Elle en saigne de la chatte. Ce n'est d'ailleurs pas pour lui déplaire. Le week-end ? Je recommence... Je bois, je

bouffe et je baise ; toujours avec le lycée dans un coin de la tronche. Je taf avec une chieuse qui passe son temps à parler... Elle a de grosses lunettes et des certitudes plein la bouche. Elle me dit sans cesse quoi faire, comment faire, comment parler aux "jeunes" et les limites à ne pas dépasser. Mais que connaît-elle des limites derrière son petit bureau ? Je dis bonjour à des gens 150 fois par jour. Des gens que je ne connais pas. J'ai quelques collègues sympas et intéressants... 2 ou 3. Oui, je garderai une image assez précise de tout ça. Heureusement, il y a les élèves : La SEULE vraie raison à tout ce merdier, mais paradoxalement ceux avec qui j'ai le moins de contacts. Pourtant, je récolte pleins de sourires, je vois pleins de choses qui m'enchangent, m'amuse. Des gens géniaux pour certains. Des mecs de 18 ans qui montent des boîtes, des filles passionnées d'art et de littératures. C'est la seule chose qui sauve le truc, qui fait supporter tous ces cons pour 1100 euros par mois. La seule qui me permet de tenir pour bouffer et payer un loyer. Et puis là, je fais une connerie : Je fais tourner ma page Facebook à un groupe d'élèves. Un mec, sûrement jaloux que sa copine m'aime bien... me balance pour le texte que j'ai écrit. En 24h tout change. Les filles mignonnes qui me faisaient de bien beaux visages, me traitent de pédophile. Des mecs veulent me casser la gueule... D'ailleurs, parlons-en des mecs (ça c'est pour vous les gars !). Je suis en pause et je surveille que personne ne vienne faire chier les gamins... La veille de drôles de zonards sont venus faire

chier, et des dérapages en caisses... manquant de renverser des gens, alors je veille : C'est mon job.

Un poignée de loulous à capuches m'apostrophent et m'intiment l'ordre de venir... Je tempore. Lorsque je les rejoins ? Ils me montrent le texte en question...

- C'est toi qui as écrit ça ?

- Oui c'est moi... Et alors ?

- Bah alors... "Moule la chatte... Demie molle"... Il y a un problème... Mec !

- Ah ? Un problème ? Je ne vois pas... C'est juste un texte !

- Ouais mais... C'est pas bien d'écrire ça !

- Ah bon ? Pourquoi ? C'est bien un pays libre non ? Et puis tu vois... C'est sous pseudonyme, je ne cite pas de noms... Pas de lycée... Je ne vois pas où est le problème !

- Ah tu ne vois pas ? Mais si j'avais une sœur... Je ne serai pas content !

- Mais... Il y a le nom de ta sœur là dessus ?

- Bah non, j'en ai pas... MAIS si j'en avais une...

- Ah... Je vois... Alors je peux vous poser une question ? Quand vous écoutez Booba... Vous croyez qu'il tire VRAIMENT sur des gens ? Quand vous regardez des films de gangsters... Vous

croyez VRAIMENT que les acteurs sont des gangsters ? C'est un texte les mecs... Un putain de texte ! On a quand même le droit d'écrire sur ce qui nous plaît ! Vous avez le droit de ne pas trouver ça drôle, le droit de ne pas aimer... Mais j'ai le droit de l'écrire !

- Bah non... T'as pas le droit !

- Et... Pourquoi ?

- Bah... T'es surveillant ! Et nous ça nous dérange.

La discussion a tourné en rond comme ça pendant 10 minutes... Ils étaient là, blacks/Blancs/beurs à jouer les Thugs, à écouter du Hip-hop... Et à m'expliquer ce que je dois écrire, sur quoi, sur qui... Ce qui est bien et ce qui est mal. Sans comprendre que lorsque je milite pour mon droit à m'exprimer librement et hors contraintes, je me bats aussi pour que eux aussi aient le droit de le faire... Une belle bande de connards belliqueux. J'avais beau leur dire que pour moi ils avaient le droit d'être, de dire, de penser et d'écrire ce qu'ils voulaient dans leurs putains de textes de rap ou leurs vies ? J'avais rien à redire là dessus, bien au contraire. Mais ils n'ont rien compris. Enfin, au bout d'un moment... Alors que les mecs étaient tremblants de partout et chauds comme la braise j'ai dit :

- Ecoutez les mecs... Je suis venu là pour la fille que j'aime, et vos meufs... J'en ai rien à foutre.

Un des mecs à répondu...

- Et elle a quel âge ta copine ? Douze ans ?

C'est là que j'ai décidé de stopper la discussion de PION à ÉLÈVES et de remonter parler à mon C.P.E. En revanche, maintenant que je suis libre... Je vais être plus clair. : JE FAIS CE QUE JE VEUX. L'argument du mec qui "protège les femmes, ses... Sœurs" je le connais par coeur. Idem pour la fameuse phrase : "Tu devrais te taper des filles de ton âge"... Bah mec ? J'irai baiser ta mère ! Puisqu'on a le même âge elle et moi hein ! C'est comme le mot "sœur", le fourre tout qui veut dire à la fois "frangine" mais a aussi des consonances ethniques et communautaires... Comme quoi aujourd'hui il faudrait fréquenter les gens du même âge, du même milieu, de la même origine... Et qu'un homme doit protéger sa mère, sa sœur, les femmes... Comme si nous vivions encore au moyen-âge et que les femmes devraient être sous la protection des hommes... Mais franchement ? Vous y croyez encore à ces conneries ? Savez-vous que les femmes que vous "défendez" sont les premières à m'avoir ajouté sur Facebook, après vos menaces et insultes à la con ? Que tous vos potes les baisent dans votre dos, vos putains de sœurs, et qu'elles adorent ça ? Vous n'avez rien percuté au truc les mecs. D'ailleurs, je terminerai cette parenthèse en mettant une dernière chose AU CLAIR : C'est le pion qui vous parlait la dernière fois... Et je ne pense pas que maintenant, si vous recroisez l'homme dans la rue et que vous jouiez encore les

machos menaçants, censeurs et rebelles...cela se passe exactement de la même façon. Je vous conseille donc de BIEN RECONSIDÉRER VOS INSULTES ET VOS MENACES.

Enfin voilà, Je remonte ~~dans~~ à cette putain de vie scolaire, et je décide de parler à mon supérieur... Pensant avoir du soutien de la part de ce "fan de jazz" libertaire et éducateur patenté... Je m'attends à une remontrance puis la possibilité de parler aux élèves, pour calmer le jeu et m'expliquer et si certains/certaines ont été choqués par un texte... Faire de la pédagogie dans un lycée quoi... Expliquer aussi que je ne regrette pas d'avoir écrit... Mais qu'en revanche ils n'auraient jamais du lire. Je garderai une image assez précise de sa réponse...

- Monsieur M, j'ai fait une connerie... J'ai écrit un texte, pas très malin, pas très fin... Mais un simple texte ! Et des élèves l'ont lu... Il n'aurait jamais dû tourner. J'ai manqué de finesse, j'aurai du verrouiller mieux mon blog...

- Oui, je suis au courant... J'attendais que vous m'en parliez (c'est tellement plus courageux alors que nous avons passé la journée ensemble) et des parents d'élèves se sont plaints... Et puis nous voulions vous voir, avec mes collègues, parce que nous avons remarqué des "choses" chez vous... Votre attitude, votre proximité avec les élèves... Votre langage. Nous avons besoin d'adultes référents ici...

A croire que les élèves sont des anges qui n'utilisent aucun gros mots...

- Ah... Mais je ne comprends pas... Je suis à l'heure, je vouvoie les élèves, je fais... Mon travail !

- Non mais ce n'est pas ça (...) Vous avez la "fibre artistique" et ça se voit... Mais ici nous avons besoin de gens... Différents. Et puis vous savez que nombreux sont ceux qui l'avaient remarqué... Et à nouveau les parents et certains élèves se sont plaints... Monsieur, vous m'aviez dit écrire des chansons et des poèmes...

- Mais c'est vrai ! J'en ai des tas... Mais étrangement, ce ne sont ni mes autres textes, ni mes poèmes qui ont tourné... Pas eux non plus dont vous me parlez, pas ceux-là que vous retenez...

Etc...

J'en conclus donc qu'il ne faut surtout pas, par opposition, être différent pour l'éducation nationale... Et ne surtout pas lever la tête du rang. Qu'on y distribue des capotes, mais que surtout il ne faut pas parler de sexe... Ecrire de jolies chansons, de beaux poèmes d'amour quand on a à faire à des gamins dont l'avenir proche c'est le chômage, le quotidien la drogue et la violence, la pornographie et le sexisme... Et je suis bien placé pour le savoir avec ma copine... C'est elle qui me fait flipper quand elle me parle de ce qu'est la vie aujourd'hui, pas l'inverse ! Pas moi mes

vieux souvenirs qui lui semblent bien... Naïfs et tendres ! On croit rêver ! Et dire que c'est moi qui dérange...

Encore une fois, on n'échappe pas à son passé ! Même en y mettant le meilleur de soi-même : On porte sa vie sur sa gueule... Et si ta gueule elle revient pas, c'est mort.

Je garderai une image assez précise de ces événements. Je n'ai plus de boulot, le lycée ne m'a pas payé, je dois pourtant moi, payer logement et nourriture... Je garderai une image assez précise des menaces et insultes. Une image assez précise des allumeuses à franges et pantalons moulants qui furent les premières à me cracher dessus. Une image assez précise de ces jeunes plus censeurs à 18 ans que des vieux fachos d'arrière-garde alors que les dessinateurs de Charlie qui sont morts (entre autres) pour défendre la liberté de ces cons-là... Une image assez précise des patrons qu'ils faut caresser dans le sens du poil, ceux qui se cachent derrière de beaux costumes et des attitudes "jeunes" pour mieux au final en faire des moutons prêts à bosser comme des cons ou à se faire tuer pour leur patrie. Une idée assez précise, enfin, de là d'où je viens et de là où je retourne... Droit dans mes bottes et fier.

Me revoilà encore une fois... Pas plus et pas moins avancé à cause de trois mots... A écrire mes petits textes...

Je reste persuadé enfin, que si j'étais passé à la télé entre Kev Adams et un autre pingouin? Les mêmes petits connards qui

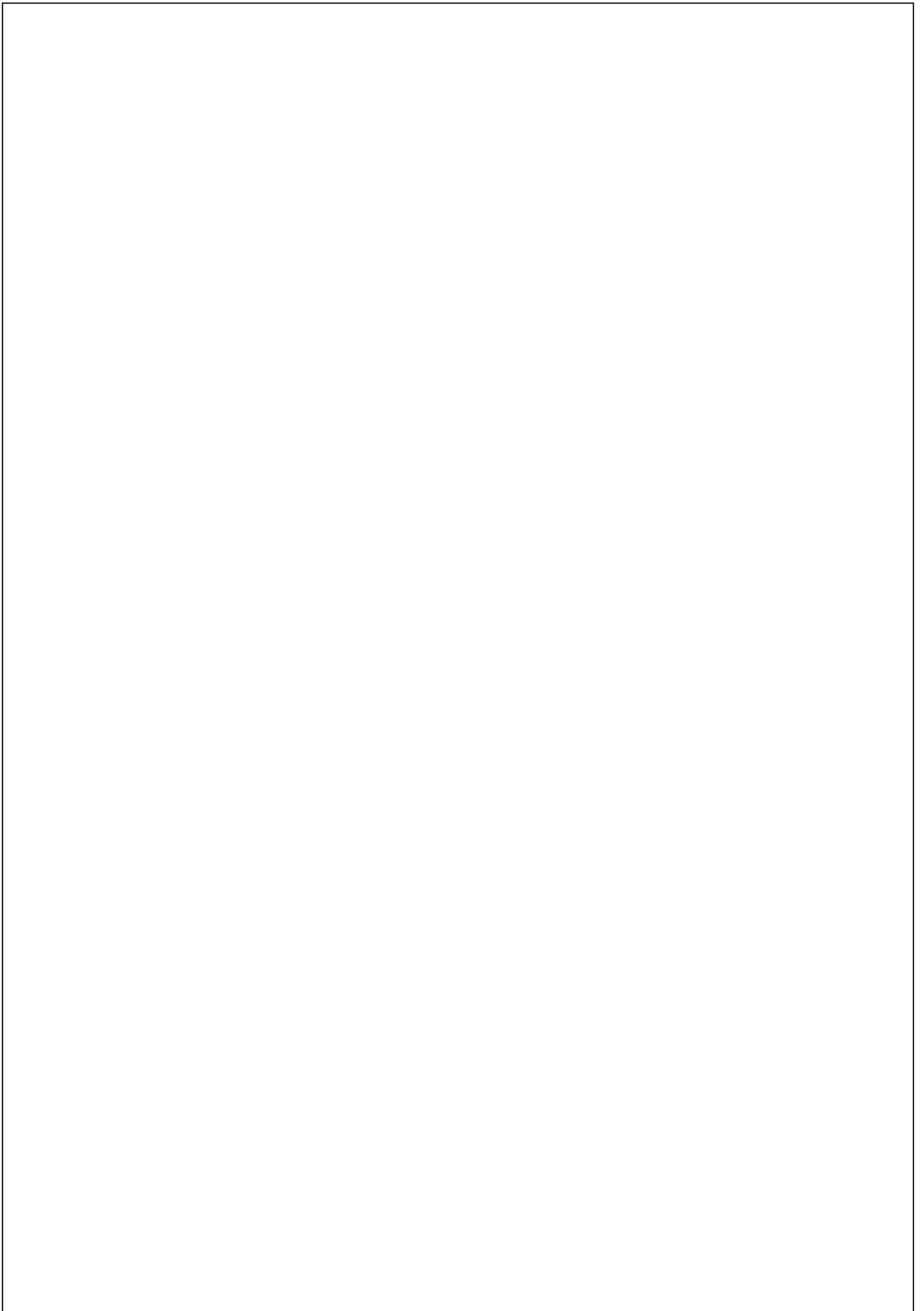
voulaient me casser la gueule se seraient battus pour un selfie, que les pouffiasses je les aurai baisées dans les chiottes... Et que les C.P.E au lieu de me virer, m'auraient déroulé le tapis rouge..

.

A ce propos ? J'écrirai dorénavant en mon nom propre, pour que ces gens-là gardent eux aussi, une image assez précise de ce que je pense d'eux : Je vous emmerde.

Et soyez-en sûr, on ne m'y prendra plus.

-Pierre EHLINGER-



L'Humanocide

Par Sébastien CHAGNY

« La haine est un tonique ; elle fait vivre, elle inspire la vengeance ;
mais la pitié tue, elle affaiblit encore notre faiblesse. »

Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*

Deux fois par jour, en allant au travail puis en revenant, je dois passer par quatre péages successifs, sur un trajet de huit kilomètres seulement, et sans emprunter une seule autoroute !

Par quel prodige ? Eh bien, ce sont des péages particuliers, des péages exprès pour moi, où je suis le seul à déboursier, même si tout le monde doit s'y arrêter ; pour moi seul, car je suis affligé d'une originalité ici-bas, une anomalie pour laquelle je paye tous les jours, et qui est la pire ennemie de la société, le parasite qu'elle pourchasse le plus, le grain de sable de ses rouages : la pitié !

L'organisation économique mondiale a passé outre un détail : l'humanité. Les écologistes se trompent lourdement :

c'est elle, la plus menacée ! À protéger de toute urgence ! À mettre en tête sur la liste rouge, mais aussi sur la liste noire !

J'admire les autres automobilistes : ils arrivent à ignorer la main tendue d'un mendiant, à continuer à parler allègrement avec leur passager, à rire même avec lui ; ils savent mépriser royalement un semblable, arrivent à se persuader qu'il n'en est pas un ; ils collaborent à l'indifférence générale ; ils participent paisiblement au sacrifice collectif. D'où leur vient ce courage, cette force, cette superbe ? Le darwinisme social les a dotés du mépris, cet attribut pour survivre parmi les hommes ; ils sont de fer, fiers et frères dans l'égoïsme.

Moi, je ne parviens pas à rester assis sur mon siège, je panique, je voudrais fuir, j'espère échapper mais je règle toujours ; dès que le suppliant arrive à moi, j'ai le sentiment d'un devoir, au nom de tous les crimes que j'ai commis. Lesquels ? Je ne sais même pas ! Les mêmes que les vôtres, sans doute ! Celui de ne pas être un pauvre, d'être un propriétaire, d'avoir un toit, une santé (bien qu'en ce qui me concerne, l'un et l'autre soient mauvais) ; ou celui de manger chaque jour de la viande, ou de porter de la peau d'animal torturé ; celui de laisser faire la vivisection, ou de polluer en dioxyde de carbone l'atmosphère ; celui de regarder les grandes famines et les guerres pendant le dîner ; celui de ne pas être allé voir un parent mourant à l'hôpital, etc. Celui d'être homme, en somme.

D'un péage à l'autre, du Bourget à Aulnay-sous-Bois, il y a comme une gradation, une initiation à l'endurcissement qui ne

fait que m'amollir. J'arrive au travail fatigué, un travail où il faudrait être blindé, car il est un microcosme où se concentre et s'exaspère toute l'injustice sociale.

Professeur des cités ! La collision de deux mondes ! Hugo dans le ghetto ! Avions de papier contre tours de béton ! Je dois donner le peu de force qui me reste à chaque élève qui exige impitoyablement de l'attention, de l'affection, à proportion de ce dont la société l'a lésé.

Un Surtravail pour Surhomme ! Une Mission pour Messie ! Hélas, pas providentielle pour un sou, l'école est devenue un sanctuaire de sanctions, un système de redoublement des discriminations, qui multiplie la colère chez les jeunes, pire, dans de nombreux cas, la génère... C'est une experte en savoir mort, qui abaisse au lieu d'élever, qui inculque l'inculture, qui apprend le refus d'apprendre, claquemure les communautés, fouille les failles, décuple la tectonique divergente des plaques sociales, en préparant de grands rifts, schismes et séismes...

D'abord, au premier carrefour, parmi les receveurs des finances, il y a le Vieillard.

Il propose des fleurs flétries qu'il a arrachées au bord de la route, ou bien dans les massifs des ronds-points ; il tend son triste bouquet derrière les vitres qui se referment automatiquement : on dirait que les constructeurs automobiles ont programmé cette option anti-mendicité. En tous cas, ils le devraient : succès commercial garanti ! La vitre remonte dès qu'une chaleur humaine s'approche de l'extérieur.

En hiver, point de fleurs, il n'a de flétri que sa main à tendre. Je lui verse mon tribut à chaque fois, bouquet ou pas. Il remercie d'un mot dans sa langue, puis replonge dans son néant. Notre société rejette habituellement la vieillesse qui lui dévoile insolemment la vérité : l'involution inéluctable, la fin du progrès, la fin du rêve. Je vous laisse imaginer alors dans quelle exclusion est relégué le vieillard qui n'a pas d'argent. Sa marginalité est achevée, il n'a plus de rapport avec quoi que ce soit, qui que ce soit, ni la nature qui l'aurait supprimé, ni les hommes qui se rient de son agonie. Il est mis au ban de ce monde. Hors du vivant avant terme. Déréliction.

Je ne puis être un éternel bienfaiteur, je languis moi aussi après sa mort en vérité... mais un autre le remplacera sans doute... Éternel retour. Ô indestructible sénilité ! Plus scandaleuse que la jeunesse ! C'est toi qui sèmes la révolte et qui gagnes toujours ! Le vieux fait scandale parce qu'il exhibe le chaos de la mort, le jeune fait scandale parce qu'il exhibe le chaos de la vie. Pour l'un, les lois du destin ; pour l'autre, les lois de l'instinct. Involution, évolution : c'est tout un. Marche au bord du gouffre. Effroi et joie.

Vieux et jeunes, on vous a désunis à dessein, rassemblez-vous, accouplez-vous, armée de l'amour, sortez des tombes où l'on vous met vivants, et renversez tout !

Deuxième carrefour implacable : l'Unijambiste.

Un vrai ! Pour que le spectateur en soit sûr, il a déchiré la jambe gauche de son pantalon, au-dessus de son moignon. Il

espérait apitoyer : il dégoûte ! Les vitres se referment, les regards fuient encore plus vite, ils fixent avec avidité le feu rouge.

Le Feu Rouge ! Intraitable complice pour les mendiants des carrefours ! Inaltérable acolyte haut et tyrannique : dès que son gros œil devient couleur colère, tout le monde obéit. C'est l'arrêt forcé : chacun se retrouve à sa merci, contraint de fixer son œil de feu et d'écouter sa sentence silencieuse. Scalpel qui dissèque les cœurs : il nous fait voir à tous la vermine qui y ribaude. Puis il nous relâche, au moment qu'il a décidé. La plupart des automobilistes ressortent de cette introspection imposée encore plus durs et hargneux qu'avant, démarrant en trombe et faisant hurler les pneus sur le goudron, pour expulser leur cri de haine, à travers leur machine qui s'exprime mieux qu'eux ; d'autres, ou quelques autres, ou moi seul, s'extraient de cette brutale psychanalyse encore un peu plus débiles et veules.

Le mendiant exploite cet instant précis de brusque introversion : il se rue alors sur ses trois pattes, les deux béquilles et sa jambe, avec une vélocité et une agilité bestiales, vers les voitures bloquées, mais, si son complice métallique parvient à arrêter le trafic, il ne peut pas réfréner l'immense élan de l'égoïsme, ce coup de poing que le clochard reçoit dans la gueule, à la place d'une petite pièce, de la part de chacun des gardés à vue. Les voitures repartent, et je suis le seul à avoir versé ma taxe à l'éclopé. J'ai pris le coup de poing à sa place. Il me remercie à chaque fois d'un geste sec de la tête. Pas un mot. Tout dans le regard, un regard pas triste, pire : absent. Il n'est

plus de ce monde. L'œil du feu de signalisation est bien plus expressif...

Une fois, je me suis garé un peu plus loin et l'ai observé : il fait mentir ce que je croyais être la règle chez les humains (avec égocentrisme sans doute), à savoir que nous recommençons toujours les mêmes actions, mais avec une force amoindrie : il se jetait sur les véhicules, à chaque signal écarlate de son suppôt, avec le même acharnement, sans baisse de régime, sans lassitude, sans désespoir, comme un automate cassé que son mécanisme ironique agiterait toujours.

Est-ce parce qu'un seul automobiliste lui fait de temps en temps une aumône qu'il garde cette foi ? Est-ce que je le maintiens en vie ? Est-ce une bonne action ? En tous cas, je ne peux pas ne pas payer, je n'ai aucun choix, je dois régler mes dettes !

Après ce geste seulement, j'ai le droit de repartir, on me délivre, je suis libéré et en sursis jusqu'au prochain péage, encore plus cher !

Troisième carrefour : les Enfants laveurs de pare-brise.

Très difficile, cette épreuve ! En effet, ces enfants ont un argument énorme : la beauté de la jeunesse, son sourire désarmant, son regard qui agrandit la faille du faible jusqu'aux enfers. Je donne tout mon soûl, tous mes sous ! Comme les sales colombes de ma lâcheté, mes billets s'envolent jusque dans les mains des enfants, ouvertes comme des mâchoires. Je ne peux rien contre leur piège. Par chance, ils sont doux comme des

agneaux, mais leur gentillesse caressante les rend plus intraitables que le plus cupide des Charon...

Souvent, je les vois laver le pare brise d'un 4x4 dont le chauffeur redémarre en leur roulant presque sur les pieds, et ils n'ont même pas une velléité d'agressivité envers celui-ci. Ils sont résignés à quinze ans, n'ont pas de haine salutaire (cela se comprend, puisqu'ils ne vont pas à l'école). Ils sont déjà mûrs pour toutes les humiliations. Un jour, un des riches conducteurs daignera parler au plus beau d'entre eux, et lui proposera de l'argent, mais ce sera pour le faire entrer par la basse porte dans notre commerce...

Quatrième carrefour, le dernier, le pire, le fatal : la Mère au bébé !

Doigt levé au ciel, elle monologue continuellement, elle implore, n'a pas de haine non plus mais prend son dieu à témoin. Elle ne fait aucun reproche, ni au ciel ni aux hommes ; avec ce doigt levé, elle n'accuse personne ; elle nous demande seulement de voir au-delà, au-delà de notre matière, de la voir, elle. Son doigt montre des oiseaux, des étourneaux en nuage noir protéiforme, dessinant des augures inquiétants, comme une catastrophe à venir.

Sa langue est incompréhensible et intarissable, personne ne peut lui répondre, tout le monde est condamné. C'est la Pietà des taudis, elle tient toujours sous un bras un bébé qui ne pleure jamais, bien que secoué en tous sens, sous le soleil brûlant ou la pluie glaciale : est-il mort ? S'en est-elle même

aperçue ? Le remplace-t-elle régulièrement ? En a-t-elle des stocks dans son camp ? Je lui lâche mes dernières pièces, et le sandwich que je m'étais préparé pour déjeuner...

Un jour, je parvins à ce quatrième carrefour, cette intersection fatidique, ma bifurcation en Phocide, mais je n'avais plus un sou, j'avais tout versé aux précédents percepteurs, les laveurs toujours plus nombreux qui avaient dû se passer le mot à mon sujet...

Affolé, je fixai l'œil rouge qui me sondait le cœur. Je le suppliai. J'étais le premier de la file, la prophétesse inexorable approchait lentement vers moi, lançant ses incantations inintelligibles, le doigt toujours agité vers les oiseaux, en sombres vagues tempétueuses.

L'œil du poteau ne s'attendrissait pas. Alors, je désobéis ! J'enfonçai brutalement l'accélérateur, mais la femme resta droite au milieu de la voie, avec un index qui s'abaissa pour la première fois et me désigna. Elle réclamait son dû ! Elle ne s'écarta pas, alors ma voiture lancée la renversa et l'écrasa.

Je continuai ma route à toute vitesse. Je jetai un regard anxieux dans les rétroviseurs, et, à ma grande surprise, je m'aperçus qu'aucun des automobilistes témoins de mon carnage n'avait de réaction particulière, hormis celle de contourner soigneusement le cadavre, après que l'œil eut passé au vert. Pas plus de réprobation que si j'avais écrabouillé un rat. J'étais solidaire avec eux pour la première fois !

Hélas, soudain, je vis se dégager de la file un véhicule de police aux stroboscopes frénétiques. Je continuai tout de même à vive allure, ils arrivèrent à ma hauteur, me dépassèrent, et se

placèrent devant moi en me coupant la voie. Ils allaient m'interpeller : j'étais foutu !

Stupéfaction extraordinaire, fraternité infernale, collaboration ignoble : je les vis me regarder dans leurs rétroviseurs, en souriant, et lever tous ensemble, en même temps, le victorieux pouce de l'approbation. Ils me donnaient le feu vert !

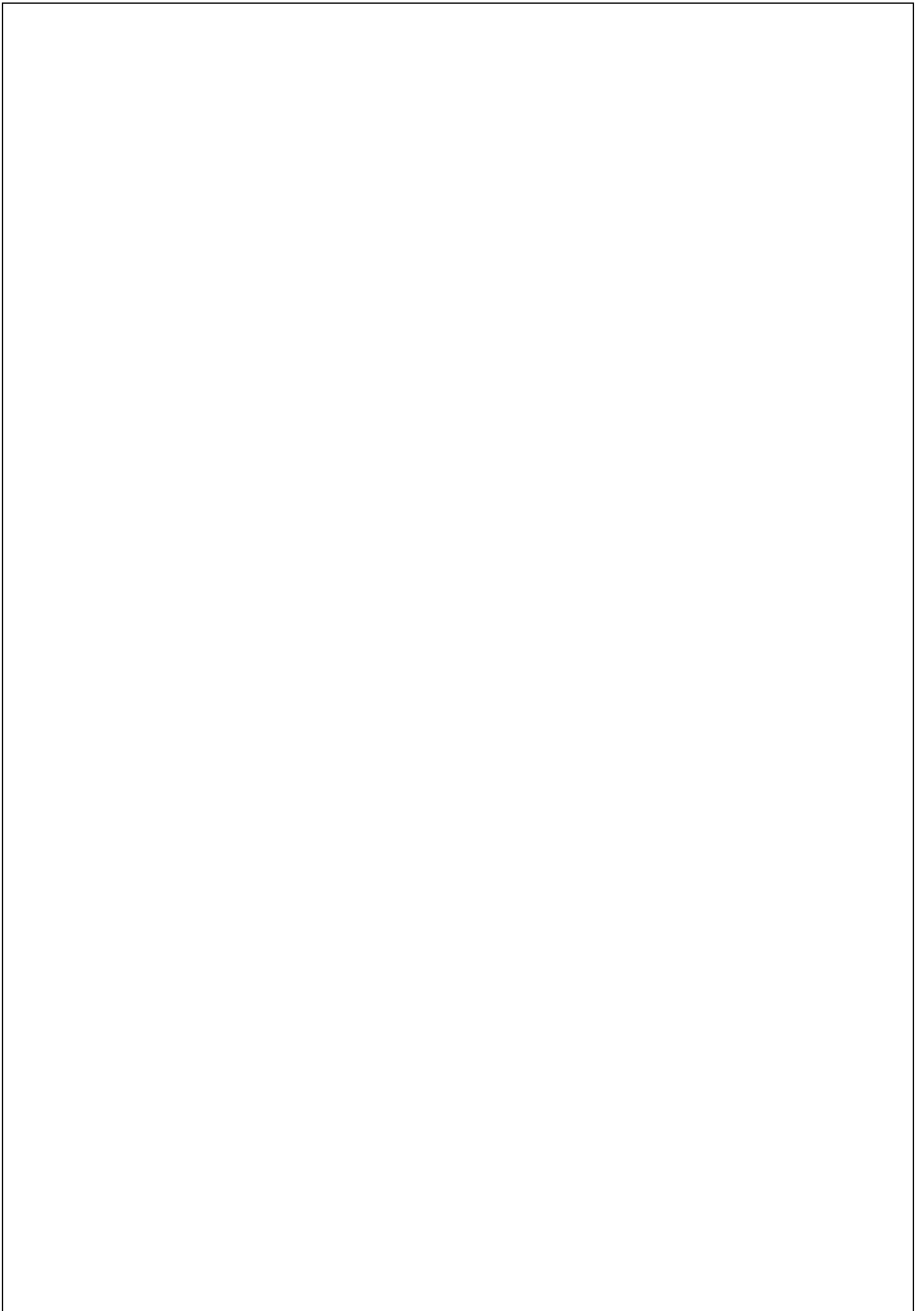
*

Je compris : je venais de libérer l'entrée d'Aulnay-sous-Bois de sa glossolalique gardienne sacrée, envoyée pour ressusciter l'humanité, de sa monstrueuse et bouleversante sondeuse des cœurs et des bourses, folle idole diserte au désert des oboles, suppliant un superflu dont on ne se passe plus, hybridation terrible d'une Sphynge persécutrice et d'une Madone martyrisée, et je m'étais délivré moi-même, désormais et pour toujours, de l'impitoyable humanité !

J'étais devenu un héros ! Un criminel non coupable !

Un humanocide libre, comme tout le monde !

-Sébastien CHAGNY-



Bestial

Par Mahrk Gotié

J'avais passé toute ma vie à essayer de les supporter. Aussi loin que je m'en souviens, je les avais toujours détestés. C'est pas que je me sentais supérieur, mais j'étais différent. Nous n'appartenions pas à la même espèce. Ça ne faisait aucun doute. Évidemment, il m'avait fallu beaucoup de temps pour le comprendre. Je croyais naïvement que le commun des mortels utilisait le même schéma de pensée typique que moi. Cela m'empêchait de trouver des explications à leur attitude. Leurs mensonges m'étonnaient, et ce qui les poussait à mentir était tout simplement incompréhensible pour moi. Ça ne s'arrêtait pas là, bien sûr. Tout dans leur manière d'être me sortait par les yeux. Rien que la façon qu'ils avaient de me regarder dans la rue, la façon dont ils se regardaient entre eux, la façon dont ils se parlaient, la façon dont ils se comportaient avec ceux qu'ils étaient censés aimer... C'était devenu au-dessus de mes forces. L'humanité, c'était pas pour moi. On n'avait rien à se dire et surtout rien à partager.

La solitude a toujours représenté un luxe, un idéal à atteindre. Côté d'un minimum d'êtres humains était mon leitmotiv. Les éviter accaparait la majeure partie de ma concentration. Mais quoi que je fasse pour vivre reclus et tranquille, il y avait toujours quelqu'un, n'importe où, quelque part, qui venait polluer mon environnement, pour des motifs qui me dépassaient complètement, en considérant bien sûr que de tels motifs existaient. Les voisins qui écoutaient leur musique à plein volume à des heures indécentes, ceux qui balançaient des

immondices sur ma terrasse quand ils se trouvaient dans un état d'ébriété avancé, les enfants qui hurlaient dans les couloirs, le gardien qui nettoyait les parties communes à huit heures du matin en faisant suffisamment de bruit pour empêcher quiconque de se lever tard en semaine. Je me demandais si ces gens avaient conscience d'être des nuisibles. Je me demandais si c'était leur but dans la vie. Puis, avec l'âge, je devinais que c'était là leur nature, qu'ils ne pouvaient pas se comporter autrement parce que cela faisait partie des caractéristiques de leur espèce. Il ne fallait pas chercher à les changer. Il fallait faire avec. Les supporter. Jour après jour, vivre avec eux.

Quelque part au fond de mon âme, je savais que cela ne pourrait pas durer. Si seulement j'avais possédé les moyens de m'enfuir sur une île déserte. Peut-être serais-je mort de faim, mais j'aurais terminé mes jours dans un silence paisible, respirant un air pur, soulagé de l'obligation d'entretenir des conversations inutiles avec mes soi-disant semblables. Je les détestais et je ne voulais pas me mélanger à eux. Je ne fréquentais personne. Mais rien que d'entendre mes voisins parler au-dessus de ma tête, les entendre rire et se disputer, ça me mettait dans un état de dégoût insupportable. Il n'y avait qu'un seul moyen de ne pas péter les plombs.

J'avais connu la vie en société. Pendant de nombreuses années, j'avais même vécu avec une femme. On travaillait tout les deux, et je détestais ça. Le comportement de mes collègues mériterait d'y consacrer des pages, en insistant notamment sur leur capacité à accepter de se faire humilier, de baisser la tête, et de gaspiller la majeure partie de leur vie en se focalisant sur une stupide carotte qu'on tendait devant eux pour les faire avancer : un salaire misérable leur permettant de s'acheter des produits inutiles. Ils faisaient tous des boulots de merde, étaient traités comme de la merde, et ils aimaient ça. Sans doute parce que cela leur donnait l'impression de faire quelque chose, ça remplissait

le vide qui prenait trop de place à l'intérieur de leur âme. Ils brassaient de l'air. Tout le temps. Leur existence entière était un gigantesque mouvement d'air.

Je ne voulais pas finir comme eux. Je ne voulais pas signer un contrat à durée indéterminée, faire un crédit à la banque pour devenir propriétaire à soixante piges d'un appartement de merde en banlieue, élever des enfants alors que je n'avais aucun enseignement à transmettre, et passer mon temps à juger mes contemporains, en partant du principe que moi seul détenait la vérité et que ma famille valait mieux que des millions d'autres.

Ça ne me plaisait pas de me disputer avec ma compagne parce que j'avais oublié de rincer la baignoire, de stresser pour une facture d'électricité un peu trop élevée, de la reconforter sans arrêt parce que son patron ne lui parlait pas convenablement et de regarder tous les soirs des programmes stupides à la télévision. Si on prenait le temps de s'arrêter quelques instants pour observer à quoi ressemble l'existence de l'homme moderne, on éprouverait tous une frayeur insurmontable... alors ils ont peut-être raison de continuer, de foncer et de répéter les mêmes conneries que leurs parents et d'engendrer à leur tour une nouvelle génération d'abrutis conformistes... ils peuvent pas espérer mieux. Ils préservent l'espèce. Ça s'arrête là. Le sens de leur vie se résume à ça : perpétuer leur putain de saloperie d'espèce.

N'allez pas vous imaginer que je juge. Je pense pas valoir mieux. Ma satisfaction la plus grande reste de ne pas avoir engendré d'enfants. Ainsi, je n'aurais pas participé. Ils seront responsables, les autres. Mais le plus malheureux c'est que personne ne se rendra compte de cela. Ils resteront entre eux. Et poursuivront leur comédie jusqu'à la fin des temps.

Ma compagne avait fini par me quitter et mon patron par me virer. Ou alors j'avais démissionné, je ne sais plus. Peu importe. J'étais parti ailleurs, dans un studio minable, et je profitais de ma

nouvelle solitude. Je possédais le minimum vital de possessions matérielles. Un matelas déposé directement par terre, de quoi me préparer à manger, une petite table pour écrire un peu (ça m'occupait et me libérait de mes pensées quotidiennes) et un ordinateur. J'utilisais internet uniquement pour visiter des sites pornos et me masturber. Comme n'importe quel homme, j'avais des besoins. Hors de questions de fréquenter des prostituées, ma main droite me donna plus de plaisir qu'aucune femme dans ce bas monde. Seul, je me suffisais à moi-même.

Je marchais souvent. Dans les rues et dans les centres commerciaux surtout. J'observais les passants en prenant mon pied, affichant clairement et fièrement le mépris qu'ils m'inspiraient. Je les bousculais sans ménagement et les fusillais du regard. J'évitais de leur parler. Surtout, ne pas échanger avec eux. Se tenir éloigné. Au bout d'un certain temps, voir autant de personnes me donnait la nausée et je rentrais chez moi.

Les femmes ne m'intéressaient plus. Parfois, je l'avoue, certaines attiraient mon attention parce qu'elles possédaient des formes alléchantes, et ça m'excitait. Je pensais alors à la branlette que je m'accorderais le soir à la maison. L'idée d'en aborder une ne m'effleurait même pas l'esprit, car si j'en trouvais une bien foutue, je me rappelais alors qu'il ne s'agissait que d'une petite conne parmi tant d'autres, une crétine sans consistance qui me dégoûterait au bout de trois phrases. Je passais mon chemin et je me sentais bien. La solitude, le silence et l'absence de conversations stupides.

Non, je ne considère pas que je pourrais entretenir des discussions animées sur des sujets majeurs (définition laissée à votre libre appréciation), je ne me considère pas comme un individu brillant, ou intéressant. Mais je ne possède pas cette capacité à parler de la pluie et du beau temps en faisant mine de trouver ça génial, je n'arrive pas à mentir en permanence, je ne sais pas remplir le vide avec du vide.

Mais il fallait bien s'occuper. Trouver une raison de se lever le matin. Alors, un beau jour, j'ai eu une illumination. Puisque je ne pouvais plus les encaisser, j'allais en buter un maximum.

L'idée en elle-même bouleversa ma perception de l'univers. Je me souviens du jour où cette révélation m'apparut. Je marchais dans une galerie marchande. Et soudain, j'imaginai une mère de famille qui adressait un regard hautain à ses semblables avec une balle entre les deux yeux. Un sourire se dessina sur mes lèvres. Plus loin, j'aperçus un homme énorme en train de dévorer un sandwich. Il faisait dégouliner de la sauce sur son t-shirt. Une vision surgit dans mon esprit : ce gros tas de graisse puant les dents éclatées, la gueule baignant dans son propre sang. Rapidement, je devins euphorique. Des victimes potentielles, il y en avait partout ! Tout autour de moi, à chaque mètre carré de la terre entière se trouvait un sale fils de pute qui méritait de crever parce que d'une façon ou d'une autre, un jour ou l'autre, il avait nui à son prochain. Par sa bêtise, sa méchanceté innée, son égoïsme, il avait signé son propre arrêt de mort. C'était trop beau pour être vrai.

En rentrant chez moi, je me suis dit que j'étais vraiment différent, en fin de compte. J'étais né pour tuer.

Il faut que vous compreniez que vos proches ne sont pas différents des autres et qu'ils vous mentent en permanence. Vous croyez connaître les gens qui partagent vos repas, qui regardent la télévision à vos côtés, ceux auxquels vous vous confiez parfois et près desquels vous vous laissez aller, mais vous vous trompez. Ils jouent la comédie. Ils dissimulent ce qui les arrange. Vous n'aimez pas *vraiment* votre mari. Vous aimez *votre* vision de votre mari. Et cette vision provient non seulement de son manque de franchise et de sa capacité innée à travestir la vérité, mais également de votre bêtise. Bêtise à gober le baratin quotidien, à ne pas poser de questions, à croire pour se faciliter la vie.

En fait, les « gens » n'existent pas. Car les « gens », ce sont toujours les autres. Des anonymes, indéfinis et étrangers, qu'on ne connaît pas et qu'on ne veut surtout pas connaître. Où sont-ils, alors ? Les personnes qui continuent à lire leur journal dans le métro pendant qu'une jeune fille se fait violer sous leurs yeux ? Ceux qui s'arrêtent pour observer tous les détails des accidents de voiture, espérant voir un peu de sang, de violence, de carnage ? Ceux qui battent leurs femmes, qui leur saccagent la tronche dès qu'ils ont bu un coup de trop et qui ensuite pleurnichent en prétendant les aimer et en promettant de ne plus jamais recommencer ?

Désolé de vous l'apprendre : ils sont chez vous. Vous les invitez à bouffer, vous leur parlez, vous les appréciez, et lors de vos soirées amicales ils font tous semblant d'être choqués par le comportement inadmissible des « gens »... comme si eux-mêmes n'étaient pas des « gens », qu'ils ne faisaient pas partie des « gens »... personne n'imagine son frère, son meilleur ami, son collègue de travail en pensant aux « gens » ...

Bien sûr, qu'ils existent, voyons ! Il n'y a même que ça ! Ils sont partout. Chacun essaye tout simplement de se faire passer pour ce qu'il n'est pas... mais les individus qui vont risquer de se faire exploser la tête pour aider une inconnue violée par des vermines, ils sont vraiment rares. Tous autant qu'ils sont, ils trouveront une excuse valable pour ne pas intervenir. Cette excuse, ils s'y accrocheront. Ça leur permettra de continuer à se regarder dans le miroir. Parce qu'ils y tiennent, à leur vie de merde. Et bien qu'ils soient malheureux et qu'ils répètent jour après jour la même rengaine, ils ne veulent pas risquer de tout perdre et tant pis si une gamine doit se faire troncher sous leurs yeux.

Et moi, dans tout ça ? Moi, je ne risque pas d'intervenir. La femme qui se fait agresser, je la déteste par principe. Je prie pour que ses bourreaux l'achèvent, voilà tout, pour que son histoire se termine là et point barre.

Ils ne m'inspirent aucune compassion.

Ils ne m'inspirent aucune compassion parce que nous ne sommes pas de la même espèce.

Le mieux que je puisse faire, c'est tuer tout le monde. Vider mon chargeur sur la victime, les agresseurs et sur ceux qui ont regardé sans broncher. Débarrasser la terre de quelques uns d'entre eux, elle se limite là ma contribution. C'est comme ça que je participe. C'est comme ça que je m'implique. Mais je n'apprécie pas les tueries de masse. Ça manque d'intimité. Je préfère me retrouver en tête-à-tête avec ma proie, la regarder droit dans les yeux avant de la zigouiller et lui sortir tout mon discours sur mes motivations. Parce qu'à chaque fois, ils veulent comprendre. Ils demandent pourquoi. Comme si leur assassinat devait être justifié de façon rationnelle ! Comme s'ils attendaient une réponse satisfaisante ! Comme si un motif leur conviendrait ! J'imaginerais bien une victime entendant mes motifs me poussant à la dégommer me dire : « Ah, c'est pour ça.

Effectivement, je comprends mieux. Allez-y, tuez-moi ».

On peut toujours rêver.

Je pourrais vous balancer des clichés tels que « chaque meurtre est différent », mais ça serait mentir. Non, c'est toujours pareil. Ils se comportent tous de la même façon. La seule originalité provient de moi, de ma manière de tuer. Et ça demande beaucoup plus de réflexion qu'on ne se l'imagine...

Tuer quelqu'un, c'est facile. Le plus dur reste de ne pas se faire prendre. Et là, tout de suite, ça se complique.

Je vous explique : la majorité des meurtriers commettent leurs actes pour des raisons stupides. Le premier tue sa femme parce qu'elle le trompe avec le garagiste, l'autre bute le garagiste parce que sa femme, malgré tout, il y tient, il s'est habitué à sa compagnie et il a pas trop envie de changer, et le dernier flingue les deux pour être vraiment certain qu'ils ne recommenceront pas. Des fois le mari outré décide de se suicider, et on ne peut

que féliciter son geste... Quand le motif du meurtre n'est pas sexuel, alors il s'agit de pognon. Le premier empoisonne sa mère pour toucher l'héritage parce qu'il en peut vraiment plus d'attendre que la vieille passe l'arme à gauche, l'autre se débarrasse de sa soeur parce qu'elle ne mérite pas d'empocher sa part du blé, et le dernier extermine sa femme et ses enfants car il ne veut pas que ces sangsues profitent aussi facilement de *son* argent à lui.

Pour espérer ne pas se faire prendre, il ne faut pas avoir de mobiles. Tout simplement. N'entretenir aucun lien avec sa victime. Ne rien savoir sur elle, ne pas la connaître. La choisir au hasard. Voilà. Par principe. Il faudra commettre plusieurs meurtres pour que la police suspecte l'existence d'un tueur en série.

A partir de là, faut compliquer la chose. Ne jamais tuer deux fois au même endroit. Se déplacer. Changer systématiquement de zone géographique, en laissant un maximum de temps (des mois, des années) entre chaque crime. Une fois sur place, payer tout en liquide. Ne pas laisser de trace de sa présence. Aucun nom, aucun contact. Penser à varier le choix de ses victimes. Hommes, femmes, de tout âge, de toutes religions, de toutes couleurs de peau, de toutes catégories sociales.

Les victimes ne doivent avoir aucun point commun. Et puis faut songer au côté divertissant du meurtre, donc changer de proie ne peut que décupler le plaisir. Là, on entre directement dans le vif du sujet puisqu'il faut maintenant travailler sur le mode opératoire. Les enquêteurs parviendront à vous coincer si vous procédez toujours de la même façon. Bien sûr, ça augmente les risques. Vous pouvez échouer et vous ne vous améliorerez pas dans votre pratique. Chaque victime sera votre première victime. Mais c'est la clé du succès. Tuer d'une balle dans la tête, à coups de couteau, étrangler, noyer, etc... la variation ! Capturer également vos proies dans des endroits différents.

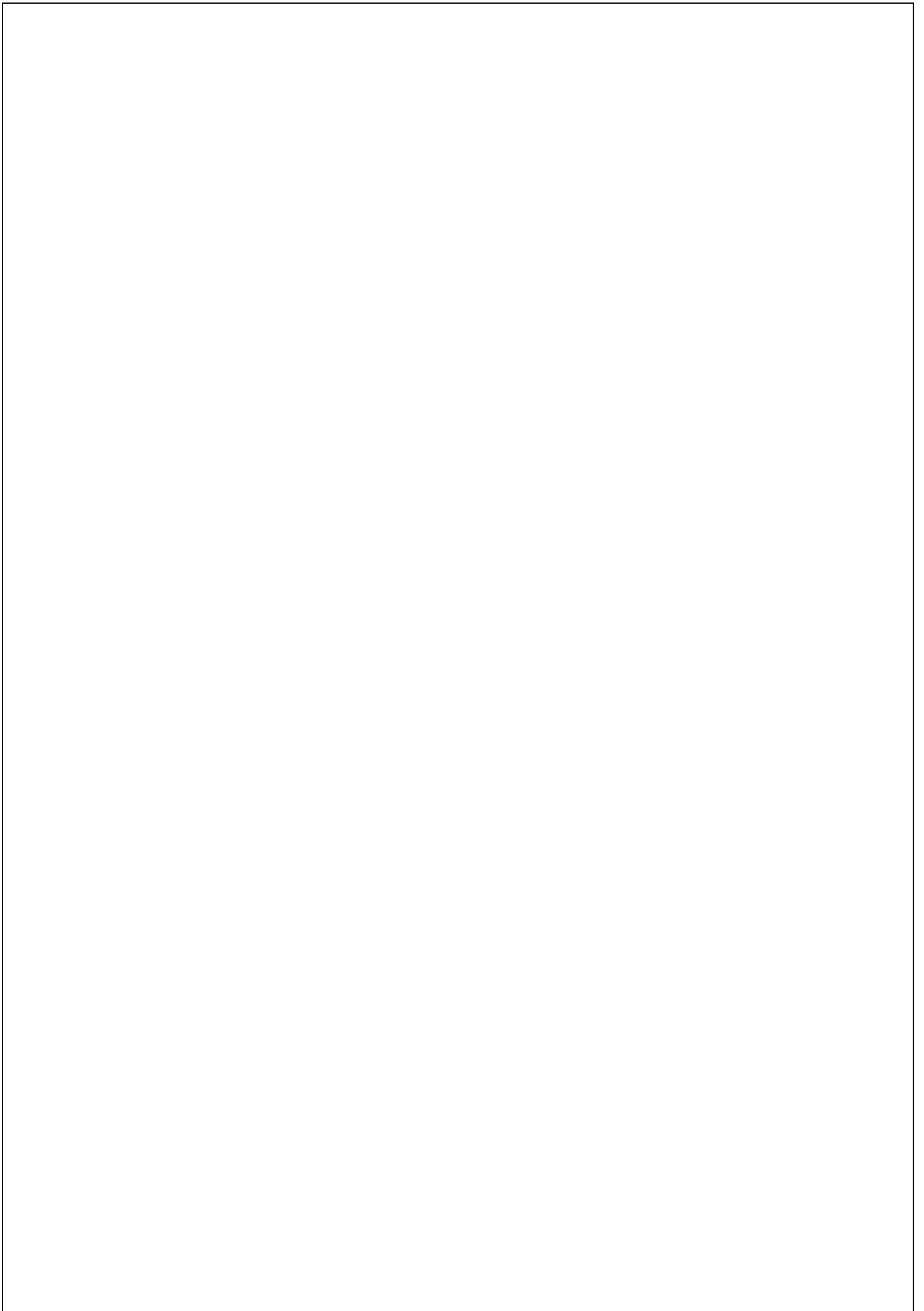
Éviter les lieux trop fréquentés. Enfin, le cadavre. On y arrive. Parfois, on le laissera entier. On se contentera de le balancer à la flotte. Ou alors on le brûlera. On le découpera en morceaux qu'on dispersera un peu partout. On l'enterrera. Etc.

En suivant ces principes, on finira peut-être par vous arrêter. Mais si vous vous montrez patients, en tuant une ou deux fois par an seulement, alors je vous garantis que la police mettra des années à vous arrêter et vous disposerez de suffisamment temps pour causer un maximum de dégâts !

Je veux quand même ça soit clair : je n'essaye pas de vous convaincre, de vous enrôler dans ma guerre, parce que justement il s'agit de *ma* guerre... un acte vraiment personnel, intime, que je ne partagerais avec personne si ce n'est avec ma victime. Et vous, potentiellement parlant, vous êtes l'une de mes futures victimes et certainement pas un disciple ou un héritier ou une autre connerie de ce genre. J'écris parce que ça me fait du bien. Je ne peux pas passer mon temps à tuer des gens. Il faut donc trouver une occupation. Déjà, je travaille. Un peu. Je trouve des boulots pas trop compliqués afin de mettre de l'argent de côté dans la perspective de mon prochain meurtre. C'est ça qui me permet de tenir. De supporter les autres au quotidien. De vivre presque normalement. Au bout de plusieurs mois, je change de région grâce à mes économies. J'attends un peu. Je visite. Je me promène. Et quand l'envie devient insoutenable, quand ma haine s'infiltré dans chaque pore de ma peau et que je sens que toute la rage que j'ai accumulée pendant des mois est sur le point d'exploser, j'attaque. Avec une sauvagerie sans nom. Ça donne du sens à ma vie. Ça me procure un but, ça me motive à me lever chaque matin et à ne pas retourner la violence qui me consume contre moi. Le jour où mes crimes perdront leur pouvoir magique, il ne me restera plus qu'à devenir mon ultime victime. Mais je crois que ça ne va pas être pour tout de suite. Car à chaque fois que je fous le pied dehors, je croise l'un d'entre vous,

et tout de suite, ça me reprend. Comme une réaction allergique.
Une maladie incurable.

-Mahrk Gotié-



LES CORROSIFS:

➤ Dessin :

-Lamine NABET

-Khalid EL MORABETHI

-Hamouche TAZAGHART

➤ Chroniques :

-Raskolnikove

➤ Nouvelles :

-Sandrine LM

-Odkali

-Alexis Brunet

-Stephane WERTH

-Selma GUETTAF

-Pierre EHLINGER

-Sébastien CHAGNY

-Mahrk GOTIE

➤ Réflexions :

-Laure EYNARD

-Thatha BARACHE

➤ Poésie :

-Ahmed Y M

-Alexandra BOUGE

-Yves VERLY

-Khaled HADDAD

-J. DE CHAMPVALLON

➤ Thatha BARACHE

(photo de couverture)

www.lescorrosifs.1s.fr

redactionlescorrosifs@1s.fr

ISBN 978-1-291-82982-2



9 781291 829822

90000

